

Le journal en ligne gratuit des Charentais d'ici et d'ailleurs.

Le Boutillon des Charentes



N° 57 Janvier – février 2018

Bonne année 2018 à tous nos lecteurs

Au revoir, Jean-Claude



Dessin paru dans la série « Les Saintongeais » aux éditions Bordessoules.

Vous avez remarqué que le journal change de « look ». Au milieu des vignes de la région des Borderies, à Burie, trône Goulebenéze, tenant le rôle de Cadet Bitounâ dans la pièce de théâtre du Docteur Jean « La mérine à Nastasia ». A son bras le fameux boutillon, un panier en osier ou en jonc, avec deux couvercles sur le dessus.

Mais rassurez-vous, si le titre et la présentation ont changé, le fond reste le même, avec des articles en français et en patois, et des vidéos. Bonne lecture.

Enfin, n'oubliez pas de consulter notre site internet, <http://journalboutillon.com> et notre page Facebook <https://www.facebook.com/journalboutillon>

Pierre Péronneau (Maït' Piârre)

Tristesse



Pierre Fortin est décédé le 8 décembre 2017. Rappelons que son épouse Jacqueline est la présidente de la Société d'Ethnologie et de Folklore du Centre-Ouest (la SEFCO).

Ancien professeur, il a participé, aux côtés de Jacqueline, aux nombreuses activités de la SEFCO. Avec humour, il aimait à se présenter comme « le prince qu'on sort ».

Le Boutillon présente, à son épouse et à sa famille, ses plus sincères condoléances.

Sur la photo, Jacqueline et Pierre Fortin devant la Maison de Jeannette, siège de la SEFCO.

Jean-Claude Lucazeau est décédé, en ce triste matin du 14 décembre 2017.

Le Boutillon perd son dessinateur de première page, et moi je perds un ami, un copain.

Il avait su caricaturer avec talent, humour et tendresse ses Saintongeais, dont il était très proche. Mais il était aussi un artiste peintre et un écrivain de talent. Combien de salons du livre avons-nous fréquentés, avec les amis Jacques-Edmond Machefert, Pierre Dumousseau, et les autres écrivains !

La Saintonge perd un grand Monsieur.

Un hommage lui sera rendu dans un prochain Boutillon.



Pierre Péronneau



Clin d'œil de l'illustrateur Alain Paillou

" D'ICI AUSSI, JE SUIS PAS MAL
POUR LES CROQUER
MES PETITS SAINTONGEAIS!!! "

A. Paillou 14/12/2017

Sommaire

		Pages
Saintonge que j'aime : Goulebenéze	Madeleine Bernardin	4
Hommage à la francophonie (La résidence d'Angleterre et d'Abyssinie)	Jean-Bernard Papi	5
La Rochelle	Gustave Fort	7
Les dames blanches du puits des Mazureaux	Marie-Claude Monchaux	8
Marc et Jésus (première partie)	Pierre Péronneau (Maît' Piârre)	9
Les souterrains-refuge	Robert Colle	13
Charly Grenon raconte : le pèlerinage de Notre-Dame de Liberneuil (Vidéo)	Charly Grenon	13
Gros plan sur le phare de La Coubre	Cécile Négret	14
La Marseillaise des Charentais	Pierre Péronneau (Maît' Piârre)	15
Thieu chenassier de Zéphirin Jhoset !	Charly Grenon	16
A-l'é prév'nante	La Veille Élie	16
Tu vau êtes pésan aneut (patois poitevin)	Paul Bailly	17
Les patoisants d'aneut en vidéo (Vidéos)		18
Le coin des fines goules (le gâteau des Rois)		18
Seux si d'licat	Goulebenéze	18
Des nouvelles du pays (Vidéos)	Pierre Péronneau (Maît' Piârre)	20
Quelques expressions charentaises par comparaison	Michèle Barranger (L'Ajhasse)	21
Réflexions d'in pézant charentais	Jean-Michel Hermans	22
Récital de Benjamin Ribot (Vidéo)		22
La langue qui avait disparu	Dominique Porcheron	22
Kétoukolé	Jhoël	23
Thieuq' dates à r'teni		23
Un livre à vous conseiller	Pierre Péronneau (Maît' Piârre)	24
Nos lecteurs nous écrivent	Pierre Péronneau (Maît' Piârre)	25

Saintonge que j'aime : Goulebenéze Madeleine Bernardin

Madeleine Bernardin, femme de lettres (Les Essards 1909 - id. 1965), écrivain régionaliste, fut la cheville ouvrière de la Société des lettres de Saintonge et d'Aunis dont elle fut la secrétaire active. Auteure de poèmes et de nouvelles, chantant joliment des idylles de la Saintonge, elle a écrit : Saintonge que j'aime, Fumées, Au pays de Saintonge.

Le texte qui suit est extrait de son ouvrage « Saintonge que j'aime » (prix de Saintonge 1962 à l'Académie de Saintonge). Dans un chapitre intitulé « Figures qui demeurent », elle y parle des personnages qui se firent un nom en Saintonge : Eugène Fromentin, Pierre Loti, Gustave Fort etc. Elle parle avec nostalgie de Goulebenéze, dont ce sera bientôt l'anniversaire de la mort : il est décédé le 30 janvier 1952.

Maît' Piârre



Et, arrivant à Saintes, capitale aussi, nous nous plaisions à rencontrer des figures illustres, représentées à nouveau dans la pierre, dont un Goulebenéze encore récent pourtant, mais à la blouse et au chapeau qui se perdent s'ils n'avaient déjà été fixés quelque part précisément pour la postérité, comme le furent de même sa prose et ses vers. Ce pur, ce grand, dont nous aimons nous souvenir et ranimer un instant la mémoire puisqu'il est, de tous, le plus proche.

Il y a dix ans peut-être, je ne sais plus, quand il avait eu arpenté jour après jour sa vieille rue Alsace-Lorraine et la moustache gauloise ayant blanchi sous le harnois, après avoir médité sans lassitude toutes sortes de précieuses blagues patoises sans faux pli, comme lui seul savait les dire ; ses derniers bons mots recueillis, jusque dans l'ultime maladie, Goulebenéze, le barde de chez nous, avait fini dans la pauvreté du poète et de l'artiste qui n'a jamais fait payer son art à la juste valeur ; c'est-à-dire, fini avec une époque aussi à sa limite extrême, où l'on pouvait encore se permettre cette fierté racée de mépriser l'argent.

Il avait fait passer le frisson à pas mal de ses compatriotes sous l'occupation, avec sa résistance passive bien saintongaise et difficile à traduire, comme nous en avons connu d'autres dans le moment. Puis on se rappelle son dévouement pour les séances de retour des prisonniers et le Goulebenéze hautain se prodiguant, avec sa

spéciale distinction des talents sûrs d'eux, à quelque modeste auditoire qui ne savait pas bien discerner, dans ce langage trop courant pour lui paraître original, le grand artiste folklorique et fin.

Tous ses devoirs patriotiques donc accomplis, notre illustre compatriote avait peut-être mérité de goûter enfin, après une vie assez mouvementée, la paix d'une mort qui vint éteindre une voix bien connue et aimée en ce début de 1952 où je vis passer avec respect, devant ma porte, rue Alsace-Lorraine toujours, le char mortuaire que scandait la Marche Funèbre de Chopin, dans un bien émouvant cortège digne de celui qu'il accompagnait.

Car je reconnaissais là, après celle du barde, l'âme du poète qui s'était plu à préparer avec goût ce simple départ plein de l'harmonie et de la dignité, de la sobriété qui le caractérisaient si bien et pour lesquels on ne se lassera pas de rendre hommage à notre éminent compatriote.



Hommage à la francophonie (La résidence d'Angleterre et d'Abyssinie) Jean-Bernard Papi

Depuis la plage de C. il est impossible d'ignorer la résidence d'Angleterre et d'Abyssinie. Ancien hôtel d'époque coloniale reconverti en appartements, l'avantageuse construction plastronne sur le boulevard Dialou-Oussouf, de toutes ses tourelles élancées, clochetons précieusement ajourés et balcons tarabiscotés aux garde-fous fins comme des pattes de mouche. Derrière cette délicatesse de verre filé, derrière la candide blancheur d'une façade aux fenêtres soulignées de bleu pastel, l'observateur un tant soit peu futé détectera aisément les répulsifs effluves de la plus déplaisante des forteresses.

Il y supposera claquemurée une société bourgeoise et riche qui manifeste clairement, derrière ce rempart magnifique, sa volonté de s'isoler. Il l'imaginera un tantinet arrogante, aristocratique et de mœurs sévères, se réunissant autour d'un thé pour commenter les faits du jour dans des salons de velours grenat ornés de plantes en pot. En réalité une communauté de colons archaïques et puissants, dissimulant de dangereux secrets, se disait Séverin, long jeune homme pâle d'apparence fragile. Séverin qui ne sort guère dans le monde, n'a découvert que récemment la plage et la résidence. Sauf durant les quelques minutes où il s'immerge dans la mer en frissonnant, il est, le reste du temps, hypnotisé par l'harmonieuse majesté de l'édifice et surtout, nous allons le voir, par ses soixante-trois balcons.

Il est à l'âge romanesque et mystique où l'on s'exalte jusqu'au sacrifice, où l'on prête des desseins cachés aux événements ordinaires et où l'on attribue une aura maléfique, ou bénéfique, aux objets comme aux êtres. Il est aussi très attentif aux signes de son ange gardien et aux frémissements de son intuition, car il craint, par-dessus tout, en manquant de vigilance, de laisser échapper une occasion essentielle à son avenir. Ce n'est pas qu'il soit gouverné par une vocation particulière, non, il se sent, au contraire, vacant pour de grandes choses et il attend, il espère l'incident qui le délivrera de ses doutes et lui indiquera clairement sa voie.

Comme devant une immense scène, à toutes les heures du jour, il observe sur la façade le jeu des stores de toile et des persiennes qui dévoilent des silhouettes féminines gracieuses et charmantes. Ou supposées telles, car la distance intervient ici en faveur de la beauté et de la jeunesse. Il les quitte, toujours à regret, lorsque les fenêtres se ferment sur la nuit. Quelques-unes de ces nymphes, entre temps, sortent dans le monde. Elles franchissent la monumentale porte de verre de la résidence, saluées par un portier en uniforme, marquent un temps d'arrêt sur le perron de marbre beige éclaboussé de soleil, avant de s'engouffrer dans des autos américaines aux couleurs fluides et fraîches.

L'une de ces jeunes femmes lui plaît énormément. Elle habite au troisième et dernier étage et ouvre ses persiennes à l'heure précise où il ôte ses vêtements pour s'installer sur le sable. Dans la blancheur de la façade, son appartement se remarque par un impertinent drap de bain rouge qui s'étale sur le garde-fou d'un balcon maniéré comme un couvercle de boîte à bijoux. Vêtue de blanc, elle va et vient chez elle, glissant de la lumière à l'ombre, seule apparemment. Séverin lui donne à peine vingt ans, son âge justement.

Il espère, ardemment, qu'elle le distingue et le reconnaisse dans la foule des baigneurs. Il prie pour que le drap de bain rouge, s'il s'agit bien d'une connivence, rutilé pour lui seul. Pour n'être pas en reste, il lui adresse de menus gestes et des baisers du bout des doigts, qu'elle paraît, hélas ! ignorer. Séverin qui apprécie les blondes bien faites et d'apparence ingénue, est aujourd'hui persuadé qu'il aime avec force cette blonde inconnue.

Ce matin-là, il remarqua que le drap de bain rouge avait disparu. Il réapparut au bras de la jeune fille du troisième sur le perron de marbre beige, et au côté du portier en uniforme. Elle se dirigea ensuite droit sur la plage en balançant, gauche-droite, sa jupe de coton blanc et en pointant, vers la mer, une poitrine grosse comme le poing dans un maillot de corps crème. Enfin elle étendit son drap de bain tout contre celui de Séverin, d'un geste des plus naturels. Le garçon, un peu épaté tout de même, chercha un mot de bienvenue en se raclant la gorge. Ne trouvant rien, il lui prit la main et la pressa tendrement tout en l'enveloppant de cette sorte de regard qui ressemble à un filet où l'on emprisonne l'être aimé. La jeune fille de son côté, après avoir vainement fureté dans sa mémoire pour trouver une phrase de préambule aimable, se pencha sur lui et l'embrassa sur la bouche. Quand leurs lèvres furent meurtries et leurs corps noyés de sueur, ils songèrent à se présenter l'un à l'autre. "Séverin !" annonça le garçon dans un impeccable garde-à-vous mental. "Millefleurs," murmura la jeune fille en dégrafant sa jupe pour apparaître en bikini rouge.

Séverin apprendra d'elle que son papa fait des affaires et que sa maman est née princesse de Chine, ce qui n'est pas n'importe qui. Millefleurs espérait ainsi éblouir ce joli cœur dont les yeux myosotis paraissaient capables de l'entraîner aux pires folies. Séverin, plus porté à vivre le présent qu'à manifester des regrets concernant les dérapages de l'histoire, hocha cependant tristement la tête, compatissant à l'infortune de cette princesse sans royaume. Millefleurs lui confiera aussi que ses géniteurs étaient en vacances, très loin, dans un hôtel réputé pour sa cuisine et son air conditionné, et qu'elle attendait sans impatience leur retour.

En apprenant cela, il fut envahi d'une immense et fiévreuse allégresse. Millefleurs vivait seule ! Il en étouffait de joie. Il allait pouvoir, derrière elle, pénétrer dans la résidence d'Angleterre et d'Abyssinie. Il allait satisfaire ce qui n'était jusqu'alors qu'une espérance, une aspiration qui lui nouait les nerfs. Sur son balcon, dès ce soir, il l'espère, il se pavanera comme un coq français, un dignitaire soviétique, un prince monégasque, un général arabe et même un pape !

Cette insolite passion des balcons, cet extravagant stimulus, ce besoin dans sa chair suscité par leur image même, il le devait à un souvenir d'enfance. À sept ans, sur les épaules d'une robuste nurse anglaise coincée dans la foule, il avait assisté dans l'enthousiasme général, à l'apparition d'un chanteur de romances au balcon d'un hôtel de Biarritz, en France. Le chanteur saluait ses adorateurs d'un bras ample qui se déployait comme une voile dans laquelle venaient s'engouffrer les applaudissements de la foule. Il était, ce chanteur, tout là-haut perché comme un ange, transfiguré,

chaviré par ces mètres cubes d'amour déversés à ses pieds. L'enfant sentit alors s'enfler en lui l'irrépressible envie d'être à sa place. L'irruption de la Vierge Marie, nue sur le dos du cerf de Saint-Hubert, eût moins ébloui et bouleversé cette fragile cervelle.

Depuis, il ne pouvait s'empêcher de céder à cette compulsions qu'aucune médication n'était parvenue à étouffer. Comme un Roméo, il escaladait en cachette les façades jusqu'au premier balcon venu qu'il abordait comme une terre promise. Il s'y tenait ensuite, figé dans une pose exaltée, jusqu'à ce qu'on l'en déloge, parfois par la force. Il avait eu, déjà, maille à partir avec la police et le logis de Millefleurs, son balcon digne d'un roi allait lui permettre des exhibitions en toute sécurité. Elle s'était laissée convaincre mais l'avait prévenu.

– Tu sais, ce n'est pas ce que tu crois. La résidence, derrière sa façade trompeuse, est usée et décrépite, rongée par les vents, le sel et les termites. Les mauvaises gestions et l'imprévoyance des propriétaires, la malhonnêteté des artisans, l'ont ruinée. Tu seras déçu.

– Pourvu qu'il tienne cinq minutes, avait-il simplement répondu.

Le soir venu et dans le sillage de la jupe de coton blanc, il se faufila entre les portes de verre sous l'œil soupçonneux du portier. Il s'était chargé les bras d'une pizza et de boîtes de jus d'orange pour improviser une dînette d'amoureux. Le tapis rouge de l'escalier central le surprit : un haillon malodorant, percé et repercé, maculé par toutes les boues et raidi par les crottes de toutes les races de chien. La première marche sur laquelle il posa le pied se déroba pour choir bruyamment dans le grand hall. Il en resta la jambe en l'air, tout interdit. Le portier la remit en place d'un geste las et fataliste.

– J'ai des enfants, monsieur, sinon je serais parti travailler ailleurs, vous pensez bien...

– Je n'ai pas eu le temps de te le dire, soupira Millefleurs. Mets, s'il te plaît, exactement tes pas dans les miens. Je suis habituée et je peux monter jusqu'au troisième les yeux fermés... Je n'en dirais pas autant de tout le monde ici, ajouta-t-elle sévère, à l'intention du portier.

– Que mademoiselle me pardonne si je ne vais plus chercher les poubelles, mais j'ai des enfants ...

Séverin suivit Millefleurs en prenant bien garde à ne pas heurter du coude la main courante de l'escalier. La pierre se délitait et éclatait en miettes crayeuses au moindre choc. Sur le palier du premier étage, les galeries des termites zébraient plafonds et murs comme autant de traces de fouet et des portières de vieux brocart remplaçaient nombre de portes disparues. Celles qui demeuraient encore en place étaient si fortement vermoulues qu'il n'en aurait saisies aucune de peur de les voir tomber en poussière. Sur l'une, pour masquer un trou, il constata qu'on avait plaqué un Utrillo de peu d'intérêt. Le second étage ressemblait au premier. Par contre une odeur pénétrante de suri, de choux bouillis et de charogne assaillit leurs narines.

– Les ouatères sont bouchés depuis six ans, reconnut Millefleurs d'un ton neutre. De la même voix qu'elle aurait annoncé : L'abeille Philomène a suivi cette piste, ou encore, Molière a pris son petit déjeuner à Pont-Saint-Esprit ... Mais nous avons encore l'eau froide à tous les étages, souligna-t-elle de cette même voix impersonnelle de guide.

Parvenir au troisième et dernier étage exigeait des jarrets de montagnard puisqu'il fallut sauter, comme des isards, d'une marche à l'autre au-dessus du vide. Les plafonds crevés laissaient voir la charpente, quand ce n'était pas le ciel.

– De notre lit nous aurons une vue magnifique sur la Croix du Sud, murmura la jeune fille.

– Tant mieux, se réjouit sincèrement Séverin.

Les couloirs libéraient une franche odeur d'humus. On y marchait sur une profonde couche de matière végétale mêlée à des débris de toutes sortes. Séverin y découvrit une tête de poupée hirsute qui les fit rire, puis un parapluie presque neuf et une poire à lavements. Il trébucha sur un volumineux dictionnaire de latin, caché sous un coussin de plumes et se retint à une cloison qui chancela singulièrement.

– Les reliefs de nos repas sont vidés dans la cour intérieure, précisa encore Millefleurs en déplaçant une porte vitrée simplement posée contre le mur.

Séverin approuva, c'était plus simple ainsi.

– Nos besoins aussi, ajouta-t-elle en baissant pudiquement les yeux. Ils ne s'attardèrent pas dans le salon. Séverin fut ennuyé de constater que les termites y avaient dévoré plus des trois quarts des meubles de bois exotique.

– Rapportés des Antilles par mon grand-père, murmura la jeune fille.

Dans la chambre, ils regardèrent par le trou du plafond et virent au-dessus de leur tête une grosse étoile blanche qui commençait à peine à scintiller. Vénus ! murmura l'ingénue en rougissant. Sans plus attendre, et au risque de se montrer mal élevé, Séverin fila vers son tant désiré balcon. Il avait, devant un miroir et depuis bien longtemps, étudié cent poses différentes. Il composa d'abord celles qui avaient ses faveurs et crut bon de demander l'avis de Millefleurs. Bien qu'il aimât par-dessus tout la pose dictatoriale, bras ouverts, brassant la foule d'un grand geste pétrisseur, il n'osa pas la lui proposer de peur qu'elle le jugeât sévèrement.

Il opta donc pour une pose ecclésiastique, onctueuse et bénissante, puis pour une royale, hautaine et impénétrable, ensuite pour une militaire raide et guindée, enfin pour une théâtrale à la Talma, impressionnante et volubile comme une tirade racinienne. Cette dernière plut beaucoup à Millefleurs. Timidement d'abord, puis avec assurance, ils l'essayèrent sur le balcon, cherchant l'endroit d'où elle donnerait la meilleure impression, calculant les effets de lumière les plus favorables. Séverin, comblé mais pénétré par la solennité et la grandeur de l'instant semblait se produire devant une foule imaginaire.

En bas, les familles avaient déserté la plage. Les lampadaires de la rue, les boutiques et les bars éclairaient au passage des bandes de jeunes gens qui s'interpellaient. Des files d'automobiles rasaient les trottoirs. Un peu plus loin, le casino ouvrait ses portes et les salles s'éclairaient les unes après les autres où glissaient et s'affairaient des croupiers en habit.

Séverin, habitué à ne pas faire de bruit, se serait volontiers contenté de tenir la pose. Millefleurs trouva qu'il manquait quelque chose et qu'une pose, aussi belle soit-elle, se devait d'être accompagnée d'un discours. Soudain inspiré, il cria de toutes ses forces en fixant la jeune fille : « Je vous aime ! Je vous aime ! ». Les badauds, sidérés, relevèrent la tête tandis que de l'intérieur de la résidence montait un affreux bruit d'effondrement. Séverin et Millefleurs, se précipitèrent dans le couloir. Au travers d'un pestilentiel nuage de poussière, ils se rendirent compte que l'escalier central venait de s'effondrer et qu'il gisait maintenant, en tas au rez-de-chaussée. L'aventure leur parut si amusante qu'ils hurlèrent à pleins poumons des « Je vous aime » qui entraînaient, successivement, la chute de plusieurs cloisons et l'effondrement de larges morceaux de plafond, principalement au troisième étage. Ces destructions ne provoquèrent, par bonheur, aucune victime et nulle plainte humaine ne s'éleva des gravats.

– Beaucoup d'hôtes de la résidence sont au club colonial, au restaurant ou en promenade, reconnut Millefleurs pour justifier du peu d'intérêt porté à leurs tonitruants cris d'amour.

Alors, certains de ne déranger personne, ils se mirent à chanter à tue-tête, à brailler des Séverin je t'aime et des Millefleurs adorée. Ils émettaient ainsi, fort imprudemment, de dangereuses vibrations qui s'amplifiaient et entraient en résonance avec l'édifice. À chaque fois, quelque chose de lourd se détachait et tombait dans un fracas de canonnade, accompagné par la pétarade des brouilles emportées par la débâcle. Millefleurs, par jeu, devinait.

– Plafond du couloir au premier, salon de madame Laplasse (pauvre madame Laplasse), lingerie du second, nursery (ma nursery...), palier du second, toilettes du troisième (au fond du couloir) ...

– Voulez-vous bien vous taire ! hurla soudain le portier tout en bas qui venait de rentrer après être allé nourrir ses gosses.

Vraoum ! lui répondit le bâtiment qui avait l'air de bien s'amuser lui aussi. Une dame âgée, réveillée par les secousses de son plancher, surgit à une fenêtre du second, suivie d'un couple de sourds et muets, d'âge moyen, au premier. Ni les uns ni les autres ne dirent quelque chose. Le vacarme intrigua les indigènes qui déambulaient sur le boulevard Dialou-Oussouf. Ils s'attroupèrent tout en faisant remarquer que « Pour ce qui est de faire la fête, ils y allaient un peu fort là-dedans ! ». Quand une partie du toit disparut à grand fracas, comme happée de l'intérieur, ils s'alarmèrent réellement. D'autant qu'un énergumène, au troisième, se comportait comme un candidat au suicide. Quelqu'un appela les pompiers. Séverin, dans cet instant, jouissait d'un abominable sentiment de supériorité sur les cloportes qui s'agitaient en bas en le montrant du doigt. D'autant que Millefleurs, pour rire, lui baisait les pieds et l'appelait son "Erostrate chéri". Elle lui contait l'histoire de cet homme devenu illustre après avoir incendié, il y a bien longtemps, un temple grec dont le commun des mortels aujourd'hui ignorait le nom de l'architecte. Séverin se vit alors enveloppé de flammes qui ne le brûlaient pas et au comble du ravissement, eut un violent orgasme qui l'inonda et le fit sangloter de joie. Il pouvait presque mourir à présent.

– Millefleurs ! Oh, Millefleurs, comme je suis heureux ! J'ai trouvé le sens de ma vie. Désormais, j'irai de ville en ville et j'haranguerai les foules. Aux riches, je prêcherai l'entraide et le dévouement. Aux puissants, je dirai l'horreur du pouvoir. J'écouterai les justes, mais aussi les méchants, car il n'est point de mauvaises brebis. Je marierai les tendres aux féroces, pour qu'un harmonieux équilibre s'établisse. J'irai vers les pauvres et les mal chanceux pour les nourrir et leur laver les pieds. À tous, je dirai : Je vous aime, aimez-vous donc ! Car rien n'est plus vrai, plus pur et plus désintéressé que l'amour ! Et peut-être qu'un jour, je ferai, comme aujourd'hui, parler le Tonnerre de Dieu, alors, on me verra souvent à la télé. Je sais que ma vie ne sera pas toujours rose et qu'il me faudra convaincre l'incrédule, au besoin par la force, car la vérité est à ce prix ... Adieu Millefleurs, ma sublime initiatrice, mon destin est désormais loin de toi.

La grande échelle le surprit quand elle heurta le balcon qui, sous le coup, se fêla et faillit se séparer en deux. Le choc les précipita dans les bras d'un pompier de grande taille qui plut immédiatement à la jeune fille. Séverin descendit l'échelle en ouvrant largement ses bras aux vacanciers et aux indigènes. Puis, après avoir donné l'accolade à un pompier ancien combattant, embrassé une petite fille et serré une douzaine de mains, il se trouva hissé sur les épaules de ses premiers disciples, deux noirs athlétiques vêtus de blouse blanche. Ensemble, ils se dirigèrent vers l'hélicoptère que son père lui envoyait chaque soir, pour le ramener à la maison.

<http://www.jean-bernard-papi.com/>

La Rochelle Gustave Fort

Si vous avez rêvé de glorieux portiques
Ouvrant sur l'infini ces chemins fabuleux
Que suivaient les marins sur l'océan houleux
Quand ils s'en sont allés vers les lointains tropiques,

Venez ici, voyez, restes des temps épiques,
Ces donjons près desquels le flot glauque, onduleux,
Clapote cependant qu'un profil anguleux
Trace sur le ciel bleu ses lignes fantastiques.

Dans la vieille cité, l'aspect de ces décors,
Avec toutes ses tours comme gardes du corps,
Rappelle les grands jours des longues épopées

Et les gestes hardis des âmes bien trempées.
C'est pourquoi, sous les murs qui lui servent d'écrin
La Rochelle conserve un visage marin.

Les dames blanches du puits des Mazureaux

Marie-Claude Monchaux

Il y a si longtemps que les Dames Blanches hantent le puits des Mazureaux, que sans nul doute, elles sont là comme chez elles. Qu'on vienne à construire un immeuble de six étages sur l'emplacement de ce lieu coutumier du surnaturel, et je suis sûre qu'on verra, par les nuits de mauvais temps, leurs formes diaphanes errer dans les escaliers et les caves. Il y a un peu plus d'un siècle, vers 1830, une ancienne ruine des guerres de religion tenait encore debout près de ce puits. Trois fois rien : un pan de mur, une vieille masure à peu près écroulée. Aujourd'hui, tout cela a disparu. On chercherait en vain leurs traces, comme on chercherait en vain les sépultures celtiques enfouies non loin de là, en des temps plus reculés encore. Que sont-elles devenues ? Pillées, détruites, leurs cendres répandues ... Voilà des lieux propices aux rondes mystérieuses des fades, des lutins, des Dames Blanches ...

Ne me dites pas qu'elles n'existent pas sous prétexte que vous ne les avez jamais vues. C'est parce que vous avez négligé de vous rendre aux abords de ce puits les nuits d'orage. Les Dames Blanches aiment les nuits tourmentées, et tout particulièrement les Dames Blanches des Mazureaux. Peut-être est-ce lié à quelque épisode de leur ancienne existence ? Sans doute, le déchaînement de la Nature convient à leur tempérament. Elles dansent mieux, faut-il croire, dans le vent qui secoue follement les branches, lorsque les lueurs livides des éclairs illuminent de grandes zébrures de feu leurs transparentes tuniques de brouillard ... Chacun ses goûts. Ne discutons point là-dessus. Les personnes de l'Au-delà ont leurs coutumes qui ne sont pas les nôtres ; et puisqu'elles sont, à vrai dire, assez muettes à ce sujet, faisons-leur la grâce de penser qu'elles ont sans doute leurs raisons.

Le spectacle de sept ou huit dames à consistance de fumée, dansant autour d'un puits sans toucher terre par un temps à ne pas mettre un chien dehors n'est point ordinaire, il est vrai. Pour le contempler, il ne faut pas trop redouter les fantômes. Moi, je les redoute. Vous savez bien qu'on ne peut jamais jurer de la manière dont ces rencontres risquent de tourner, et s'il vous arrive des ennuis, tant pis ! Je vous aurais prévenus ! Avant de vous précipiter sur la carte d'état-major (le lieu-dit « Les Mazureaux » se situait près d'Angoulins - G. Musset - 1884), prenez le temps de lire cette histoire ...

Une fois ... Oh ! Mais ce que je vais vous conter ici n'est pas d'hier. Cela s'est tout de même passé il y a trois bons siècles. Le roi Louis XIV se prenait pour l'Etat, et la contestation n'étant pas encore à la mode, on le croyait assez volontiers. C'est ainsi qu'on peut aujourd'hui être fiers de Versailles. Mais ne nous égarons pas, s'il vous plait.

Il y a donc des lustres de cela, un garçon vint à passer un soir auprès du puits des Mazureaux. Je présume que le jour avait été étouffant, de cette lourde chaleur accablante qui s'étale parfois sur l'Aunis et la Saintonge, au milieu de l'été. Après ces heures écrasantes, l'orage à grosse pluie chaude est une libération délicieuse. Un de ces orages grondait. Déjà, les roulements du tonnerre emplissaient le ciel, et les branches inquiètes s'agitaient dans un grand murmure.

Notre garçon vit le ciel s'allumer et sentit de larges gouttes tièdes tomber sur son front. Il pressa le pas. Le soir était d'un gris bleu de fer et de plomb. Les grandes ombres des arbres s'étendaient sur le chemin. Encore cinq minutes et il serait trempé ! Il allait arriver au puits. Ne disait-on pas que les Dames Blanches venaient danser là ? Balivernes ! Soudain, le jeune homme s'arrêta net dans sa course : un lueur surgissait en face de lui, tournoyait sur la margelle en s'étirant ... Deux, trois lueurs ... Des silhouettes minces se dessinaient. Les Dames Blanches ? Allons ! On allait bien voir cela ! Il se dissimula un instant derrière un buisson. Alors il vit s'élançer du soi de longues filles à chevelures de vapeur, à robes transparentes dont les plis gracieux ne voilaient pas la margelle du vieux puits endormi sous sa poulie rouillée. Elles se donnèrent la main et esquissèrent silencieusement une ronde. Quelle jolie danse de fées ! Le garçon était jeune, vif et de cœur ardent. Le premier jupon lui tournait à tout instant la tête fut-il de brume et de brouillard comme ceux-ci. Il s'approcha.



Les filles translucides l'environnèrent. Leurs cheveux tourbillonnèrent autour de lui comme la fumée légère que le vent rabat, et il put voir qu'elles étaient belles. L'une d'elles paraissait sourire. Ses lèvres s'ouvraient dans un visage de givre et de rose, et ses yeux avaient l'éclat des cristaux de neige. L'imprudent lui tendit la main.

« Madame, lui dit-il, je n'ai jamais rien vu de plus séduisant que vous... »

A peine avait-il prononcé ces mots que les créatures de nuages l'entraînèrent. L'orage hurlait à présent au-dessus de la campagne, et la gracieuse ronde des Dames Blanches devint un sabbat effréné. Elles s'élançèrent au sommet des arbres, soulevant de terre le garçon comme un fétu ... Un moment encore, on put apercevoir son pourpoint écarlate, tournoyant dans le fantastique ballet de ses ravisseuses. Sa coiffure s'envola. Puis il s'abîma dans les

airs et le vent secoua furieusement la contrée. Toutes les branches tremblèrent. L'eau tomba avec force. Lorsque la trombe fut passée et que la Lune brilla de nouveau sur le puits des Mazureaux, le chapeau gisant dans une flaque témoignait seul du drame.

On ne revit jamais l'infortuné garçon, victime d'avoir été trop galant. Quand je vous dis qu'il ne faut pas vous fier aux fantômes, quelque charmante apparence qu'ils aient !

Marc et Jésus (première partie) Pierre Péronneau (Maît' Piârre)

Je connais bien Maît' Piârre, c'est un mécréant, « in cré-en-reun », un homme qui ne va à la messe que lors des enterrements, ou pour des mariages quand il y a une « ribotte » (un repas de noce) à la fin. Aussi ai-je été surprise quand j'ai vu qu'il avait écrit une histoire sur Jésus et l'un de ses disciples. Aurait-il viré sa cuti ? Se mettrait-il à fréquenter les soutanes ? Moi qui ai toujours espéré le remettre dans le droit chemin, je crie Alléluia !

Mais à la lecture de son texte, j'ai tout de suite compris. Cela n'a rien à voir avec la religion. C'est l'histoire de deux « pieds nickelés » qui se trouvent embarqués dans une affaire qui les dépasse. Une histoire truculente et policière à la fois. Voici la première partie. La suite au prochain numéro, comme on dit habituellement.

Zoé Le Bengue

- Jésus, passe-moi la bouteille, dit Marc.

Et Jésus obéit. Il donne à son ami la bonbonne en plastique de vin rouge achetée l'après-midi à la grande surface qui se trouve de l'autre côté de la rue. Les deux hommes sont assis sur un banc du Jardin public de Saintes. Il est vingt et une heure environ, mais la nuit n'est pas encore totalement tombée, en ce mois de juillet.

Jésus ne s'appelle pas réellement Jésus. Quelqu'un lui a donné ce surnom, un jour, parce qu'il lui a trouvé une ressemblance avec les représentations du Christ que l'on trouve habituellement dans les églises : des cheveux longs, mais sales, une barbe brune, mal taillée. Il faut reconnaître que la ressemblance avec le fils de Dieu s'arrête là. Car pour le reste, il est vêtu d'un pantalon rapiécé, tenu à la taille par une corde, d'un tricot de peau qui, à l'origine, devait être blanc, et d'une veste trouvée dans une poubelle. Il se nomme en réalité Jean, comme l'apôtre : Jésus, Jean, c'est un peu la même histoire !

Il était autrefois un professeur renommé de la Faculté de lettres de Poitiers, où il enseignait la littérature française. Sa femme travaillait dans un cabinet d'avocats d'affaires, et le couple avait deux enfants. Bref, un ménage moderne, heureux, sans problèmes d'argent, et une vie paisible.

Mais un jour, autour de la quarantaine, il tomba amoureux d'une de ses élèves. Disons plutôt que c'est la donzelle qui lui mit la main dessus. Aguicheuse, mignonne, elle allait le voir après les conférences pour lui poser des questions sur des aspects du cours qu'elle n'avait, soi-disant, pas compris. Elle était intelligente, et s'était aperçu que ce professeur réputé ne pourrait pas lui résister longtemps. Elle savait y faire, il se laissa faire, et ils le firent.

Elle sut profiter de la situation, et réussit ses examens facilement. Après cela, elle plaqua le bonhomme qui ne s'en remit pas. Et comme elle s'était vantée de sa conquête à ses meilleures amies, le bouche à oreille fit le reste. Le scandale éclata et le professeur dut démissionner.

C'est à ce moment-là qu'il quitta université, femme et enfants et qu'il devint clochard. Il y avait dix ans de cela, et il s'était installé à Saintes, en exerçant le métier de SDF. Dix ans qu'il n'avait pas revu ses enfants, et qu'il ne voulait pas les rencontrer, peut-être parce qu'il avait honte de sa situation. Sa femme avait demandé le divorce, qu'elle obtint facilement. Il était tenu de verser une pension alimentaire qu'il ne pouvait pas payer. Il faut reconnaître que son ex-épouse ne l'ennuyait pas pour cela. Elle savait qu'il était devenu une épave sans le sou, et comme elle avait un salaire qui lui permettait d'avoir une bonne qualité de vie, elle s'en contentait. Elle avait d'ailleurs entrepris assez rapidement une relation intime avec un autre homme, en espérant qu'elle soit plus solide que la précédente.

Pour vivre, Jésus mendie, et de temps en temps il rend quelques menus services de jardinage, ce qui lui permet d'acheter à manger et surtout de boire. Parfois, l'après-midi, lorsqu'il n'est pas trop imbibé d'alcool, il se rend à la Médiathèque François Mitterrand pour lire les journaux et consulter les livres nouvellement édités. Il n'a pas totalement perdu le contact avec son ancien métier. On le met dans un coin un peu à l'écart, pour qu'il ne gêne pas les autres lecteurs, et il peut consulter ce qu'il veut.

Le dimanche matin, lorsqu'il est à peu près à jeun, il fait la quête devant la cathédrale Saint-Pierre, à la sortie de la messe, et récolte quelques pièces. Mais le plus souvent, après la messe de onze heures, il est déjà saoul. Il se plante alors devant le portail en criant :

- Dieu est mort ! Vous ne le saviez-pas ? En vérité je vous le dis, Dieu est mort ! D'ailleurs il n'a jamais existé !

Ce langage est consternant, vous en conviendrez, et comporte une contradiction flagrante ! On aurait pu lui rétorquer que si Dieu n'existe pas il ne peut pas être mort. On aurait pu également lui faire remarquer que lorsqu'on s'appelle Jésus il est mal venu de parler ainsi de Dieu le père.

Mais au lieu de cela, les bien-pensants préviennent la maréchaussée. Les policiers municipaux arrivent et embarquent Jésus qui leur crie :

- Mort aux vaches !

Les pandores ne s'en offusquent pas. Ils connaissent le bonhomme, et savent que lorsque les vapeurs d'alcool seront évaporées, au bout de quelques heures, il s'excusera de son comportement. Alors ils le relâcheront, car Jésus n'est pas un méchant homme : des paroles, mais jamais d'actes violents.

Telle est la vie de Jésus.

Pour Marc – un nom d’apôtre - c’est différent. Né à Chaniers dans une famille de paysans aisés, il suivit des études secondaires à Saintes et trouva du travail dans le journal local. Il a un certain talent d’écriture, et ses reportages sur les événements de la région sont très appréciés. Il aime le contact avec les gens, les reportages sur les événements locaux, et le suivi des procès d’assises au Palais de Justice de Saintes, car c’est pour lui une source inépuisable d’inspiration, surtout lorsqu’il a suivi de près l’enquête de police.

Par contre il déteste assister aux séances du Conseil municipal, qu’il trouve souvent ennuyeuses, et considère comme une contrainte le fait d’en faire un compte rendu pour le journal. Il faut pourtant reconnaître que les relations entre la Municipalité et son opposition sentent parfois la poudre.

Il est propriétaire d’une petite maison dans la ruelle de l’Hospice, un peu au-dessus de la librairie du Croît vif, pas très loin du Centre ville.

Un jour, en préparant un article sur un hold-up qui s’était déroulé la veille dans une agence bancaire du Cours National, il fit la connaissance d’une jeune chargée de clientèle, Angèle. Comme il a beaucoup d’humour, il sut la faire rire et la séduire, et elle accepta de s’installer avec lui dans le logement de la ruelle de l’Hospice.

Au début, la vie du couple se déroula sous forme de lune de miel. Ils étaient amoureux, il ne pouvait pas se passer d’elle. A midi, souvent ils déjeunaient ensemble dans une brasserie proche de leur lieu de travail, et le soir ils se retrouvaient tous les deux, heureux, à discuter de projets d’avenir.

Mais le métier de journaliste comporte des contraintes. Compte tenu des compressions de personnel au journal, Marc a des responsabilités plus importantes, et son travail lui laisse peu de temps à consacrer à la vie familiale. Il rentre de plus en plus souvent tard le soir, et les fins de semaine sont consacrées aux reportages sportifs. Sa compagne se sent seule et délaissée, et le lui fait savoir. Marc ne tient pas compte de ses plaintes. Il trouve qu’Angèle exagère, et tente de la rassurer. Bientôt, lui dit-il, nous partirons en vacances tous les deux : une lune de miel à Venise !

Mais un soir, en rentrant chez lui, Marc trouva le logement vide. Angèle était partie en emmenant ses affaires personnelles et avait laissé un mot expliquant qu’elle le quittait car elle était déprimée et n’acceptait plus la solitude. Elle lui précisait qu’elle allait vivre chez ses parents avant de retrouver un logement, et lui demandait de ne pas essayer de la revoir, car elle prenait un mois de vacances pour se reposer.

Marc fut effondré. Son travail au journal en pâtit, mais comme il était un de ses meilleurs éléments, son patron lui accorda un mois de congés en lui disant :

- Ta place au journal t’est toujours réservée. Mais tu ne reviendras que quand tu auras repris tes esprits.

Il y a trois semaines qu’Angèle a quitté le domicile, et Marc n’a toujours pas retrouvé ses esprits. Il continue à se lamenter, à déprimer, et à se laisser aller. Il s’évade de sa maison dès le matin pour ne pas voir la vaisselle sale dans l’évier, le lit défait, la poussière sur les meubles, et il traine son chagrin dans les rues de Saintes. Il ne supporte pas la solitude, il a besoin de la présence d’Angèle. Il ne remet plus les pieds au journal.

C’est ainsi qu’il fit la connaissance de Jésus. Lorsqu’il lui raconta ses déboires avec Angèle, cela fit sourire Jésus.

- Ce n’est rien, ma vie à moi est bien plus triste que la tienne. Un jour tu l’oublieras cette fille. En attendant, la seule chose à faire, c’est de boire, ça aide à évacuer la mélancolie.

Alors Marc se mit à boire. Les deux hommes se retrouvent au Jardin public qui est devenu leur port d’attache, surtout le soir, quand les touristes et les promeneurs ont quitté les lieux. Et ils boivent, assis sur un banc. Ce soir-là, comme tous les autres soirs, ils sont saouls.

- Jésus, passe-moi la bouteille.

Mais la bouteille est vide. Alors Jésus, le plus saoul des deux, se prend pour le vrai Jésus. Il va chercher de l’eau pour tenter de la transformer en vin. Il pense réussir un miracle, comme celui réalisé par l’homme qu’il appelle son « ancêtre des temps anciens ». Mais l’opération rate, ce qui prouve qu’il a encore beaucoup de chemin à accomplir avant de réaliser des prouesses de ce genre. Cette eau reste de l’eau, de l’H₂O, et ils lui trouvent très mauvais goût.

- Les Évangiles racontent des conneries, crie-t-il ! C’est une arnaque ! Et j’ai soif !

Aussi les deux amis d’infortune décident d’aller voir sur la rive gauche s’il n’y aurait pas moyen de trouver une solution à leur problème. L’un soutenant l’autre, ou plutôt se soutenant tous les deux, ils quittent l’espace vert et pénètrent sur la passerelle qui enjambe la Charente en chantant faux « La chanson daû vin bian » de Goulebenéze.

C’est alors qu’au milieu du pont Jésus a une idée saugrenue. Il se met à vouloir sauter par-dessus le parapet :

- Je suis Jésus, dit-il, et je veux savoir si je peux marcher sur l’eau, comme l’autre !

- Fais pas le con, répond Marc, qui commence à dégriser. Et il le retient de toutes ses forces.

Ils sont seuls, les rues sont pratiquement désertes. A cette heure tardive, même en plein été, Saintes commence à s’endormir.

- Marc, tu es mon disciple, tu es mon Saint-Marc, viens avec moi, je t’assure que je peux marcher sur l’eau.

- Arrête de me comparer à une marque de lessive, et descends tout de suite.

Marc réussit à ramener son ami sur le sol et le raccompagne à son banc du Jardin public.

- Couche-toi et ne fais pas le guignol, lui dit-il. Dors et je reviendrai demain matin.

Jésus obéit, il s’allonge sur le banc, et s’endort aussitôt.

Marc repart, emprunte à nouveau la passerelle, et arrive sur l’autre rive, au marché Saint-Pierre, à côté de la cathédrale. Il se sent mieux, l’air frais qui monte du fleuve l’a un peu dégrisé. Il longe la rue Saint-Pierre, et c’est alors qu’il aperçoit un attroupement, à l’angle de la rue Saint-Michel.

Il y a des policiers, une ambulance, une voiture de pompiers, ainsi que quelques curieux noctambules. Un brancard est disposé sur le sol, et le corps d'une femme est étendu à proximité.

- Que se passe-t-il, demande-t-il à un policier qu'il connaît ?

Et l'homme lui explique qu'une jeune femme a été agressée. Elle a reçu un coup de couteau dans le ventre, mais ses jours ne sont pas en danger. Son agresseur fut mis en fuite par des promeneurs qui l'ont surpris en train de fouiller dans le sac de la victime, et qui ont immédiatement alerté la police et les pompiers.

Marc n'a pas perdu ses réflexes de journaliste. Il est inhabituel qu'un tel évènement se produise dans la ville de Saintes, réputée pour sa tranquillité. La chance serait-elle en train de tourner, pour qu'il se trouve au bon endroit au bon moment ? S'il n'avait pas dû reconduire Jésus à son banc, il aurait même pu voir l'agresseur.

Il sort son portable de sa poche, et prend des photos. Il réussit même à photographier la femme blessée, alors qu'on la dépose avec soin sur le brancard pour l'emmener à l'hôpital. Il est complètement dessoulé.

Le policier lui fournit le nom que la jeune femme lui a donné : Sarah Grissac.

- Qu'a-t-elle raconté ? Que sait-on des agresseurs ? Où sont les témoins qui vous ont appelé ? demande-t-il au policier.

- J'ai pris leur nom, et je les ai convoqués demain matin au Commissariat. Quant à la jeune femme, elle est trop faible pour qu'on puisse lui parler, nous l'interrogerons plus tard, à l'hôpital.

C'est tout ce que Marc peut récolter. C'est peu, mais il a les photos, et cela peut constituer le début d'un article. Il s'éloigne, remonte la rue Alsace-Lorraine, arrive sur le cours National, et entre dans l'immeuble du journal. Comme il l'espérait, son patron est encore là.

C'est un homme gras qui passe son temps à mâchouiller un cigare qu'il n'allume jamais. Ses yeux détaillent Marc de la tête aux pieds avec un certain dédain.

- Que viens-tu faire ici, à cette heure ? lui demande-t-il.

- Patron, il vient d'y avoir une tentative d'assassinat rue Saint-Michel. J'ai le nom de la victime, et j'ai des photos.

Le directeur le regarde d'un air suspicieux.

- Toi tu as encore abusé de la bouteille. Tu ferais mieux de rentrer chez toi.

Un collègue de Marc, qui s'apprêtait à partir, prend aussitôt sa défense :

- Il a raison patron, mon cousin gendarme vient de me prévenir qu'une tentative d'homicide a réellement eu lieu là-bas. Malheureusement aucun journaliste n'a eu le temps d'arriver sur les lieux à temps, ils ont déjà emmené la victime.

- Formidable ! dit le patron en se tournant vers Marc et en laissant tomber son cigare. On dirait que c'est ton jour de chance ! Allez Coco, on tire les photos et toi tu m'écris tout de suite ton article. Je vais mettre quelqu'un sur le coup pour tenter de savoir qui est cette femme. Et demain tu files au Commissariat pour en savoir plus, et à l'hôpital pour discuter avec elle. Mais avant tu vas chez toi prendre une douche et te changer. Putain qu'est-ce que tu pues ! C'est fou ce qu'un individu qui boit peut changer d'aspect, en trois semaines !

Marc se met à écrire son article. Ses collègues ne s'approchent de lui qu'en se bouchant le nez, pour lui montrer à quel point il sent mauvais, mais il s'en moque. Il est concentré sur son travail et une demi-heure plus tard il remet son papier. Entretemps, on a découvert des renseignements sur la victime. Elle travaille dans un magasin de fleurs de l'avenue Gambetta, et habite dans le quartier de la gare. Elle est célibataire, c'est une jeune femme apparemment sans histoire.

Marc pense que cette affaire n'est pas claire. Pourquoi s'attaquer à elle ? Si on voulait lui dérober son sac à main, il était inutile de sortir un couteau pour essayer de la tuer. Ce n'est pas logique. Les flics vont certainement se poser les mêmes questions.

Il est maintenant onze heures du soir. L'article paraîtra dans le journal du lendemain avec les photos.

- Rentre chez toi, dis le patron, et surtout si tu reviens demain j'espère que tu auras meilleure allure.

Marc sort du local du journal, prend la rue Delage et arrive rapidement chez lui. Cet évènement, triste pour la victime, l'a réconcilié avec la vie, c'est comme une renaissance, il retrouve son activité de journaliste. Il y a du grain à moudre avec cette histoire, il y a de quoi tenir les lecteurs en haleine.

Mais lorsqu'il ouvre la porte de son appartement et qu'il voit tout le *drigail*, son moral en prend un coup. La vaisselle sale est entassée dans l'évier, la poussière a pris possession des lieux, il y a des vêtements éparpillés dans tous les endroits, le lit n'a pas été aéré depuis plusieurs jours, un vrai désastre. C'est une maison sans femme, se dit Marc, et cela lui fait penser à Angèle. Angèle, où est-elle ? J'aurais bien besoin d'elle, pour lui raconter ce qui vient d'arriver. Et pour m'aider à remettre la maison en état.

Marc a envie de se servir à boire, pour oublier l'absence de sa compagne, mais il prend la bonne décision : il décide d'abord de prendre un bain, un bon bain avec plein de parfums divers, et de se prélasser un bon moment. Puis il se rase. Les cheveux sont encore trop longs, mais on verra plus tard. Au moins ils sont propres.

Ensuite il change les draps du lit et se couche. Demain, se dit-il, il demandera à Simone de venir faire du nettoyage et du rangement. Simone est une femme qui habite à proximité et qui venait faire du ménage, du temps où Marc vivait encore en couple.

Après une nuit de sommeil, habillé de neuf, il se présente le lendemain matin au journal.

- *Beurnoncio*, dit son patron, je ne te reconnaissais pas ! Tu as quand même meilleure mine qu'hier soir !
- Merci, patron. Alors quoi de neuf ?
- Ton article a été très apprécié par le Siège central.
- C'est parce que j'étais bourré que j'ai réussi à écrire !
- Non ! Ne recommence pas ton cirque ! Désormais l'affaire est à toi. Tu la suis, tu écris, il faut maintenir la pression sur les lecteurs, et ça tu sais faire !
- Bien patron, je vous tiens au courant.

Puis il descend la rue Alsace-Lorraine pour se rendre chez un coiffeur. Il y a de quoi faire, en trois semaines c'est fou ce que les cheveux poussent !

La tête plus légère, et le moral au beau fixe, il file ensuite au Commissariat, qui n'est pas très loin, en remontant le cours National. Il prend quand même le temps de s'arrêter à son bistro habituel pour prendre un café. Mais pas une goutte d'alcool.

Au Commissariat, il prend des renseignements sur la victime. Sarah Grissac est âgée de vingt-cinq ans, et habite seule dans un immeuble de la rue Jean Jaurès, dans le quartier de la gare. Elle est célibataire. Le coup qu'elle a reçu n'est pas mortel, aucun organe vital n'a été touché, mais elle a quand même été opérée, et est en observation à l'hôpital.

On lui a dérobé son sac à main, dans lequel il y avait ses papiers, un peu d'argent et son téléphone portable. Il vient d'être retrouvé dans une poubelle devant le Palais de justice, pratiquement vide : seul un tube de rouge à lèvres, une bouteille de parfum et un paquet de mouchoirs en papier étaient à l'intérieur.

Les policiers n'ont pas encore pu l'interroger. Les témoins ont donné une description très floue du coupable. Pour certains c'est un homme petit, bronzé, de type arabe, pour d'autres il est plutôt grand, et doit faire partie d'une bande de « Manouches », enfin une personne pense qu'il avait un complice. Donc, pour le moment, on n'a aucune piste.

En sortant du Commissariat, Marc téléphone à l'hôpital, où on lui répond que la demoiselle ne peut pas recevoir encore de visites, car l'opération est trop récente, mais que demain il pourra venir la voir.

En attendant, il faut préparer un article. Il se rend au journal et réfléchit. Il consulte un calendrier, et s'aperçoit que le soir de la tentative de meurtre la lune était pleine. Il se souvient de cette histoire qui avait rendu fébrile toute la ville de Saintes, il y a une cinquantaine d'années : un soir de pleine lune, on avait assassiné une jeune femme, et le coupable, un jeune élève du lycée agricole, avait été découvert au bout d'un an de recherches.

Il a son titre : « Le retour de l'assassin de la pleine lune ? »

- Tu n'y penses pas, dit son patron. On est un journal sérieux ! Tu vas effrayer la population !
- J'ai mis un point d'interrogation, patron. Ce n'est pas une affirmation, c'est une question. On laisse la porte ouverte. Laissez-moi faire.

- Bon, d'accord, prépare ton papier, on verra.

Et Marc se met au travail. Avec peu d'informations, il réussit à écrire un article d'une demi-page, avec des phrases courtes et percutantes, destinées à tenir le lecteur en haleine. Son patron, toujours un peu dubitatif, décide de tenter le coup, et accepte de passer le texte dans les pages de la Charente-Maritime.

Le lendemain, les lecteurs découvrent, en lisant le journal, que leur ville est peut-être la proie d'un nouveau tueur en séries. Les discussions vont bon train dans les cafés, et la direction du journal reçoit de nombreux coups de fil pour demander des précisions. Mais on est bien ennuyé pour donner des réponses puisqu'on n'a aucune information sérieuse. Lorsque Marc débarque à l'agence, son patron lui dit :

- Ton histoire de pleine lune a fait monter le tirage, mais maintenant il faut qu'on en sorte. A toi de mener l'enquête afin d'en savoir un peu plus et de continuer à maintenir les lecteurs sous pression. Il faut des faits.

Il se rend à nouveau au Commissariat. Il apprend qu'on recherche le petit ami de la victime, Gilles, qui a brutalement disparu. L'enquête prend donc une nouvelle direction. Il revient au journal, recherche dans les fichiers des informations sur ce fameux Gilles, et découvre qu'il est, selon l'expression habituelle, « connu des services de police ». Il a été arrêté à deux reprises pour des vols dans des résidences secondaires en l'absence des occupants, et est soupçonné d'une participation à des vols non élucidés.

Sa spécialité est l'ouverture de coffres-forts. Il a même, paraît-il, un don particulier pour cette activité lucrative. C'est d'ailleurs le seul travail vers lequel il est attiré. Il prend un soin tout particulier à surveiller les maisons qu'il a repérées, pour vérifier l'absence des propriétaires, et opère la nuit, ce qui lui laisse toute la journée pour ne rien faire en profitant du RMI. Il vit dans un studio dans la même rue que sa petite amie.

Pourquoi ne lui a-t-on pas communiqué cette information au Commissariat ? Doit-il la divulguer à ses lecteurs ? Est-ce Gilles qui a attaqué sa petite amie pour lui donner un coup de couteau et lui voler son sac à main ? Non, ça ne colle pas, il y a autre chose. Mais quoi ? Il sent qu'il y a une série d'articles à écrire, avec certainement du suspense, car il suppose que l'affaire n'est pas simple.

Il réfléchit. Pour avancer, se dit-il, il n'y a qu'une chose à faire : aller voir la victime à l'hôpital et tenter de lui tirer les vers du nez. Il est dix heures du matin, il peut donc tenter sa chance.

- N'oublie pas, Coco, dit le patron, il me faut ton article avant dix-huit heures !

Les souterrains-refuges

Robert Colle

Robert Colle (1918-1994), docteur es lettres, licencié d'histoire et de géographie, publie dans les journaux régionaux des articles synthétisant les connaissances acquises sur la Charente-Inférieure puis Maritime, ou présentant de nouvelles découvertes.

Il écrit plusieurs ouvrages aux éditions Rupella, dont : « L'humour en Aunis-Saintonge », avec Henri Lahetjuzan, « Sorciers, sourciers et guérisseurs en Aunis-Saintonge », « Saintonge mystérieuse, Aunis insolite », « Comment vivaient nos ancêtres en Aunis-Saintonge ».

Nommé à l'Académie de Saintonge, et conseiller municipal à Royan, il fut le créateur du musée de cette ville. L'article sur les souterrains-refuges est extrait d'un article paru dans « La France » du 18 avril 1970.

Les souterrains-refuges sont des endroits où la population d'un hameau ou d'un village pouvait se réfugier en cas de danger. Par exemple, lorsqu'une troupe de soldats ou de bandits, ce qui revenait en général au même, était signalée, on lâchait les bêtes dans les bois et les habitants se cachaient dans un refuge en attendant que le danger soit passé.

Le souterrain comportait un puits d'accès caché par une dalle, des couloirs fermés par des portes ou des chatières, des salles d'habitation, des silos pour la nourriture et des puits d'aération. Parfois, des banquettes de repos. Les couloirs, toujours coudés, où l'on était obligé de ramper, les trous de deux mètres aux Lourdines de Thenac et à Varzay et les chatières étaient des défenses infranchissables : un seul homme pouvait arrêter toute une troupe.

La chose qui m'étonne le plus est la suivante : comment les femmes, avec leurs robes de lourde étoffe, pouvaient-elles se glisser dans certaines chatières où je n'ai pu passer que nu et poitrine vidée d'air.

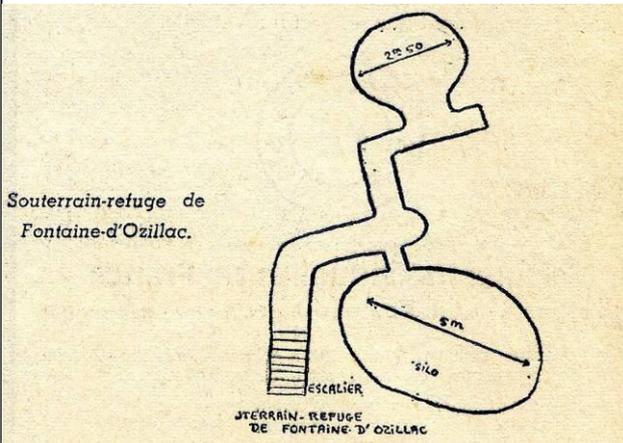
Ces souterrains-refuges sont connus depuis la plus haute antiquité. César les signale dans sa « Guerre des Gaules » et les appelle des trous de lapins. Flores en parle à propos des Aquitains et Tacite, à propos des Germains. De nombreuses légendes s'en rattachent : ils auraient par exemple servi de refuge à des fadets.

On dit aussi qu'un « Veau d'or » ou un trésor y est caché. On leur donne enfin une importance exagérée, les faisant joindre des monuments en fait trop éloignés pour que cela soit possible : à Jussas, par exemple, on prétend qu'un souterrain va du château au bourg.

Les souterrains-refuges sont particulièrement nombreux en Saintonge à cause du sol calcaire, à la fois solide et relativement facile à creuser. Certains ont réutilisé des rivières souterraines, à La Chapelle-des-Pots par exemple. J'en connais pour ma part une centaine et, de temps en temps, il s'en découvre un nouveau, un bœuf ou un tracteur étant tombé dans un puits. J'en

ai visité des quantités et suis même entré le premier dans quelques-uns d'entre eux. Malheureusement, ils ont été presque tous bouchés et sont d'un accès difficile.

Il faut admirer le travail énorme accompli par nos ancêtres avec des instruments primitifs, de simples pics en silex à l'époque préhistorique, pour creuser des galeries de cette importance et des salles parfois soutenues par des piliers. La toponymie peut indiquer leur présence : le « Trou des Fadets » à Saint-Palais-de-Négrignac. « Les Caves » à Meursac, ou « Folle » qui viendrait du latin fodere : fouir, creuser. D'autres étymologistes (mais qui a jamais vu deux étymologistes d'accord ?) font venir « folle » du latin « fades », le hêtre, bien que cet arbre soit plutôt rare dans notre région.



Charly Grenon raconte ... Le pèlerinage de Notre-Dame de Liberneuil



Liberneuil, entre Taillebourg et Saint-Savinien, est doté d'une fontaine miraculeuse, qui fait venir la pluie quand on en a besoin.

Cette fontaine est connue depuis fort longtemps. On raconte que Charlemagne serait passé dans le coin : c'est vrai que Charlemagne aurait mis ses pas et ceux de ses chevaux dans moult endroits, dans notre pays. Le bon roi Saint-Louis y aurait fait ses ablutions après la victoire sur les Anglais à Taillebourg.

Bref, un pèlerinage était organisé autrefois, et des Catholiques représentant tous les villages environnants venaient y tremper leur bannière.

Dans les années 60, alors que Charly était journaliste à « La Nouvelle République », des Catholiques traditionalistes envisagèrent de reprendre cette tradition. Bien entendu notre ami fut chargé du reportage. Écoutez-le raconter, avec beaucoup d'humour, cette aventure. [Notre-Dame de Liberneuil](#)

Gros plan sur le phare de La Coubre

Cécile Négret

Dressant son élégante silhouette rouge et blanche à la limite des communes des Mathes et de La Tremblade, le Phare de la Coubre domine la pointe qui lui a donné son nom, à l'extrémité nord de l'estuaire de la Gironde. Son rôle est d'une importance capitale car ce lieu de rencontre avec l'océan Atlantique génère d'énormes déferlantes, provoquées par l'association houle, courants forts, bancs et rochers. De multiples épaves ensablées, figurant sur les cartes marines, témoignent du nombre de marins tombés dans les pièges des bancs de la Coubre et de la Mauvaise. Le phare éclaire et sécurise l'accès à l'estuaire par la Grande Passe de l'Ouest, en facilitant le contournement des secteurs à risque.

L'histoire de ce géant de 64 mètres, aussi tourmentée que le site sur lequel il réside, débute en 1690. D'après certains documents, une pyramide en bois de chêne portant un fanal s'élève à la pointe de la Coubre pour servir de balise porte-feux aux vaisseaux entrant dans la rivière de la Gironde. Tombée sous l'effet de l'érosion, elle aurait été reconstruite vers 1745.

En 1785, cette nouvelle tour en bois est elle-même renversée par une tempête et remplacée par une tour en pierre de 26 mètres de haut portant un feu. Les travaux sont dirigés par l'ingénieur Borda. Fragilisée par les vents et le sable, elle est remplacée, en 1830, par une tour en charpente de 8.50 mètres de haut, à environ 1200 mètres de la précédente. En 1835, une maison de gardien est érigée à ses côtés.

En 1841, la tour de 1830 est remplacée par une tour en pierre de 13 mètres de haut, qui sera surélevée de 4 mètres en 1842. Les travaux suivent les plans de l'ingénieur des Ponts et chaussées Alexandre Potel. Devant l'avancée de la mer, la construction est elle aussi menacée.

Démolie en 1843, elle est remplacée, en 1860, par un premier phare en sapin dessiné par l'ingénieur Botton. De forme pyramidale, il mesure 28 mètres de haut.

En dépit de l'érosion, il est établi à peine plus en retrait que la tour de 1830, dont les vestiges dorment aujourd'hui

sous les eaux, quelque part au large de la plage du Vieux Phare. Les assauts du vent et du sable se poursuivant inlassablement, le phare se désagrège à grande vitesse. En 1883, il se trouve dans un état critique : une grande partie des bois sont endommagés, compromettant la stabilité de la charpente. L'entretien se révélant très onéreux, une nouvelle construction s'impose.

En 1888, le projet d'une tour en fer est étudié. Il est finalement abandonné au profit d'un édifice haut de 50 mètres en granit, calcaire et ciment, monté sur pilotis de bois. Trois ans sont nécessaires pour bâtir ce second phare à 1.5 km de la côte. Il sera mis en service en 1895. L'ancien phare en bois, juste à côté, est abattu en 1897.

Néanmoins, dix ans après sa construction, l'érosion marine continue à faire son œuvre. Le rivage ne cesse de reculer et la cadence se fait de plus en plus rapide. En 1900, les vagues viennent lécher son soubassement, dont les pilotis sont désormais apparents. On juge alors préférable d'établir un troisième phare plus solide de 64 mètres de haut, à 1,8 km de la côte. Le chantier de cette nouvelle tour en béton armé, conçue par l'ingénieur des Ponts et Chaussées Alexandre, commence le premier décembre 1904. La mise en service a lieu le 1^{er} octobre 1905.

Le deuxième phare, lui, est totalement abandonné. Il tient en équilibre sur des pieux aux deux tiers mis à nu, jusqu'à s'écrouler sous les assauts des vagues dans la nuit du 20 au 21 mai 1907.

CARACTERISTIQUES DU PHARE ACTUEL

Position :

Latitude : 45° 41' 48" N

Longitude : 1° 14' 00" W



Au pied du site, un écomusée inauguré lors du centenaire du phare en Juillet 2005, relate l'histoire mouvementée de la côte, celle de l'édifice et de ses prédécesseurs qui protègent depuis des siècles les marins. Au dehors, un jardin potager a également été aménagé à cette occasion.

A l'intérieur du phare, une rampe de cuivre court de la base au sommet du phare, permettant de gravir les 300 marches de l'escalier en colimaçon attenant à la paroi carrelée d'opaline bleue. Là-haut, le visiteur découvre une vue imprenable sur l'estuaire de la Gironde, la forêt de la Coubre, la presqu'île d'Arvert, le phare de Cordouan, la Pointe de Grave, la Côte Sauvage, l'île d'Oléron et la flèche littorale de Bonne Anse.

Le feu électrique de la Coubre est du type le plus puissant qui existe en France. Sa portée lumineuse est de 28 milles marins (52 km). Son feu lance 3 éclats toutes les 10 secondes. L'optique est une lentille tournante. Un feu secondaire, abrité dans une lanterne appelée « barbette », s'accroche à mi-hauteur de la tour, marquant le passage de la partie du phare peinte en blanc à la partie rouge.

Le 15 avril 2011, Le phare fait l'objet d'une protection au titre des monuments historiques.

Puis, en 2016, il bénéficie d'importants travaux : rénovation de sa robe blanche et rouge, aménagement d'un nouvel espace paysager, ouverture d'une salle d'exposition et réalisation d'une fresque murale par des artistes locaux.

L'existence du phare de la Coubre est à l'heure actuelle toujours aussi menacée. La mer persistant à ronger la côte, le géant n'en est plus qu'à 200 m environ lors de la tempête du 27 décembre 1999. Il oscille mais parvient à résister à des rafales de vent de 218 km/heure. L'environnement sableux et dunaire étant sujet à une érosion très prononcée, une étude géotechnique de sa stabilité a été réalisée afin d'envisager les dispositions à prendre selon l'évolution du trait de côte. Le phare est, par conséquent, étroitement surveillé. Malgré tout, son histoire pourrait aussi être éphémère que celle de ses prédécesseurs, si l'océan continue d'avancer...



La Marseillaise des Charentais Pierre Péronneau (Maît' Piârre)

Et oui, les Charentais ont eux aussi une « Marseillaise ». C'est François Wiehn, l'auteur de l'ouvrage sur les peintres de Charente-Maritime, qui m'a lancé sur la piste.

Nous sommes en 1792, et suite à la Révolution de 1789, la France est menacée d'invasion par les troupes autrichiennes, prussiennes et anglaises, appuyées par les émigrants. La fuite du Roi, et sa capture à Varennes, n'arrangent pas les affaires de la France. Rappelons qu'en 1792 notre pays est sous le régime de la Convention nationale, en vue de constituer la Première République.

Les autorités déclarent la patrie en danger, et demandent à chaque département de lever des volontaires pour repousser l'ennemi. L'enthousiasme patriotique est important, et la Charente-Inférieure fournit 3 000 volontaires, au lieu des 600 demandés.

L'armée révolutionnaire commandée par le général Dumouriez, forte de plus de 40 000 volontaires, remporte une première victoire à Valmy le 20 septembre 1792. Puis elle se porte à la rencontre des Autrichiens en Belgique, et les met en déroute à la bataille de Jemmapes le 6 novembre 1792. Des bataillons charentais participent au combat et le premier bataillon réussit à capturer un étendard aux Autrichiens, à Virton, place-forte située près des frontières belges, françaises et luxembourgeoises.

A la suite de cette victoire de Virton, de grandes cérémonies ont lieu dans le département. A Saintes, le 26 décembre 1792, un grand cortège défile dans les rues, précédé de la bannière autrichienne, en chantant ces couplets, sur l'air de la Marseillaise, en l'honneur des vaillants soldats charentais :

Déjà les bords de la Charente
Ont vu l'étendard du tyran
C'est la liberté triomphante
Qui vient l'offrir à ses enfants (bis)
Gage éclatant de la Victoire
Il fut aux plaines de Virton
Conquis par notre bataillon
Il nous est remis par la Gloire.
Soldats et Citoyens à l'ombre des lauriers
Chantons, chantons ta Liberté (refrain)
La France et nos guerriers.

Sous les drapeaux de la Victoire
Heureux qui compte ses enfants,
Là reconnaissance et la gloire
Le console de ses vieux ans (bis)
Plus heureux aux champs de Bellone
Parmi nos jeunes combattants
Le Fils qui peut à ses parents
Faire l'hommage de sa couronne
Soldats et Citoyens à l'ombre des lauriers
Chantons, chantons ta Liberté (refrain)
La France et nos guerriers.

Thieu chenassier de Zéphirin Jhoset ! Charly Grenon (Maît' Gueurnon) Dessin de Jean-Claude Lucazeau

Zéphirin Jhoset v'lait pas, coum son père, faire in copeur d'achets. I zou treuvait ben trop fatiquant et disait coum asthiuse :

« Et si s'ment le bon Yeu, quand il a fabriqué la terre, l'avait mise sur des trétâts, jh'aris pas demandé meux que virer les grapiâs ; elle arait été à jhauteur d'houme et n'on serait pas d'oblighé de se baisser peur à seule fin de ramasser les patates ou don beun de beucher les jhoutes. Et marde ! Thyttions-don thieu piasit à thiéllés-là-là qu'o zeu convint ! ».

Là dessus, il avait sunifié à son malheureux peupé que quante il arait attrapé ses vingt-et-ine ân-nées, o faurait pas qu'i contisse sù lî peur tirer les chavillons oub' châtrer les melons chérentais : « Jhe ferai coumédien, su les pianjhes », qu'il avait décit. « Dès ma pu petite âghe, jhai teurjhou aimé thieu et peursoune m'en oppouera ».

Peur le moéyen de l'Ecaloumique des Deux Chérentes, il avait fouis à Paris et n'était jhamais pu revenu à Sainte-Sarnujhe dépeux thieu temps, fazant des rôles dan in théyâte pyen de jhènes et jholies bitounes thi pinguenaudait tant qu'à bon compte en passant de conte zelles, n'éjhant pas d'hésitement, malgré ses quateur-vingts ans, à leu faire les porpousitions jhontab'yes.

I viviant vieux, dans thielle famille et comme Lèxande, le père de Zéphirin, venait d'entoumer ses cents ans, il avait pris le chemin de far peur aller à Paris, vouèr son drôle. Rin qu'in cot, avant de bazit, qu'i disait.

Quante Lexande arrivait dans les coulisses dau théyâte vour qu'o jhouait son fi, i voèyit thieu vieux chenassier de Zéphirin, après manier la palette dau gh'neuil d'ine drolesse qu'avait s'ment pas thynze ans.

O fut pu fort que li :

« A quateur-vingts ans, o ne t'a don pas passé, drôlat dau Yâbe ! Et qu'est-où don que tu feris s'a te disait voué, des cots ?... ».



Zéphirin Jhoset, malgré ses quateurvingts ans, fazait des porpousitions jhontab'yes aux jholies bitounes. (Dessin Jean-Claude Lucazeau.)

A-l'é prév'nante (patois saintongeais)

La veille Élie

Germaine Morand, épouse Élie (1887–1979) est une patoisante renommée de son temps. Elle enregistre des cassettes et collabore au Subiet.



Ma grand' feuye — all' a de qui t'ni —
Quoi qu'i' s'passe en ma vie courante,
Al' arreit' jhamais de m' prév'ni.
Al' é prév'nante.

Quand jh'sors a m' dit : Fais éttention !
A m' dit : Esseue tes pieds ! quand jh'rente,
Et salis pas mon paillasson !
Al' é prév'nante.

En vill' : March' pas dans thieu pâté
Tins-te beun, la v'lène est en pente.
But' pas su thieu passaghe kiouté.
Al' é prév'nante.

Quand dau marché jh'revins napie
Et qu'a' m'voét tout' dégoulinante :
Jh'avé dit d' prend' ton parapluie !
Al' é prév'nante.

A tab', quand jh' manghe avec mes dets.
A m' dit : Doun', jh'vas te coper ta viande.
Pis, t'as dau varmicell' sous l'nez.
Al' é prév'nante.

Quand la vaissell' jh'veux l'essuer
Malgré que jh' seye pas trop allante,
A m' dit : Tu vas 'cor tout casser !
Al' é prév'nante.

Quand jh'vas jhardriner in moument
Et que jhe queune en m'tenant l' vente,
A m' dit : C'é pu d' toun âghe, meman.
Al' é prév'nante.

In jhor qu' jh'arriv' peur me poser,
A s'ébraill' : C'é la chais' branlante
Mais trop tard, jh'avé déjà chet.
Al' é prév'nante.

Coum' sa voéture me brass' le corps,
A me bourr' de pastill' de menthe :
Mais enlève le papier d'abord !
Al' é prév'nante.

L'hivar, a me laiss' reun passer :
Mets ton bounet ! tes gants ! ta mante !
Chaqu' foés qu' tu tousse, o t' fait pisser.
Al' é prév'nante.

Enfin, quand jh' m'en iré ... aut' part !
Peur dire aux bouneghens que jh' m'absente
A zeu enverra des feire-part.
Al' é prév'nante.

Tu vau êtes pésan aneut (patois poitevin) Paul Bailly (Le beurdassou de Pironville)

Paul Bailly est un Poitevin expatrié en Saintonge, à Gémozac. Un « beurdassou » c'est une personne qui parle beaucoup. On dit que « thieulà thi li a copé l' lignou a bin gagné ses dix sous ». Et Pironville, c'est comme ça que Goulebenéze appelait la ville de Gémozac où son journal, « Le Piron », était réalisé à l'imprimerie de Gaëtan Savary.

Habitué des festivals patois, et notamment de la matinée Goulebenéze, il raconte à son petit-fils le travail des paysans, « aneut et aut' fouès ».



Métout i é v'lu o z' être mon p'tit fail, i o zé rar' ment r'gratté mais o s'rais à r'faire aneut, i cré ben qui o f'rait poué ; autecot la culture o l'était la libeurté : on fasait s' que l'on v'lait dans les champs mais aneut Brussel dirige tout, même l' savons meu qu' tâ la surface que t'as d'embiavée, envec les espèces d'osias qu'Ariane envouait en l'air et qui vouéyons tout : les surfaces, les cultures, les friches ; tout est calcula.

Tu jarasseras mouins qu'mé, mais t'aras pus souvent mau à la tête car aneut o l'é envec elle qu'tu travail'ras l' mé parsqu' t'aras pien de papeurlasses a remplir et de pu en pu compliquaies. O i a qu'une affeure qu'o s'ra pareille, p'téte core pire que peur mé, o lé qu' tu te d'manderas teurjou quement tu f'ras peur jeindre les deux bouts à la fin d' l'annaïe : thieu cré me beun o lé pas pré d'changea.

Quand mon père travaillait envec dau bus, l' les r'vendait et l' rach'tait à la piace une pare d'troués ans et l'encaissait une boune pièce en retour ; cré me bè qu'o fasait dau bin, par c' qu' o manquait teurjou cent sous peur fare dix francs. Té quand tu chang'ras d' tracteur ou bé d' matériel, cré me bin que l'marchand te doneras poué d'retour, o lé té qu'en r'douneras et cré me, d'zar une boune rabalée.

Mé, i aimait tout plien meu travaillé envec l'tracteur qu'envec les bâtes : l'tracteur t'a juste à l'i mettre dau carburant et monta d'sus; tandis qu'envec dau bus, o f'lait leur donner à manger et cré me bé, que l' prenions leu temps et emprès o f'lait les fare bouère et thieut o l'était un' aute pare de manches : parce qu'en l'étions au timbre, l'avions poué forcément envie d'bouère, alors o f'lait subier et pis finissant peur bouère, ah o l'était t'in bétiaire qu'était pouin pressa d'alla travailla ; ma foué i les comprend !

Peur fare mangea les bâtes, tu f'ras d' l'ensilage ; nous autes o y avait poué thieu, y fasiant dau jhouterabes. Alors là o f'lait poué avouère les coutes en long, o f'lait les bêchas deux cots et les éclaircire, ol'était l' reste, si tu sais pas s' qu'o lé qu'aveur le mau d'rein t'a qu'a essayé une jornaïe ; mé i m'rollait dans les rangs tell' ment i avait mau. Et peur les arracha, o f'lait d'abord les effianer et quand o i avait de la gelée blanche, alors on avait les mains grêpes. Emprès, on les arrachait à la main et on les garochait dans le tombereau. On les copait au cope-racines l'hivar et on les mélangeait envec dau balles de bié et on laissait fermenta une demie jhornaïe et l' bétiaire s'régalait. I fasions otou dau choux, le dounions poué le maux de reins, mais o f'lait les effeuillas et l'étions poué teurjhou chauds ni secs, mais o l'était t'une boune pâture, qu'les bâtes aimions bin.

Les fouins, aneut o lé un agrément à faire, mais d'autecot o l'était pas reun : d'abord o f'lait faucher et peur thieu o f'lait agusé la lame et peur tourné la meule on tachait d' trouver un drôle peur o faire « pendant qu'l' fasait thieu, l' fasait pouin d'bétises ». Emprès o f'lait l'mette à rendes envec le rateau à cheveu et pis o mette à mulons et queuques jours emprès on z'ou rentrait dans la grange, o lé vite dit mais o f'lait dau temps et o f'lait otou qu'o fasse bia ; on avait jamais un moument d'répît, o i avait teurjhou queuque chouse à fare.

Pis o i avait les mouéssons : là otou, o f'lait agusé les lames. Pour tirer la lieuse on avait daus bus, le matin o f'lait pu qu'o l' aillisse d'égaïl et quand o fasait trop châ les bus tirant la langue, les gâtins tenions meu le cot. O f'lait pas traîner peur mette les gerbes à pilos derrière la lieuse à cause des vipères qui peuvions s'mette dessous ; cheu nous o i avait quinze jours de mouéssons. Ensuite o f'lait rentrer les gerbes et faire les gerbiers, o l'était mon père qui fasait les gerbiers, o faut dire que l' savait faire ; là otou, o f'lait quinze jours peur tout zou rentrer. Emprès o f'lait un mois d' battages.

Quand les tracteurs sont arrivés, o l'a été d' la rigolade : on mettait l' tracteur sur la lieuse et en route, li l'avait poué châ et peur rentrer les gerbes envec les remorques on en mettait tout plien mé qu' su une charrette.

Envec les peurmères moissonneuses-batteuses o l'allait bin pu vite mais dire qu'on était benaise la-dessus, o lé vite dit : o f'lait ensacha le grain dans la poussière et coume le terrain était pas teurjhou bin pianjhe, on s'tapait les côutes dans la ramarde.

Peur résuma, i cret qu'd'aute cot le gâs qui cherchait des trucs peur se facilita l' travail étais pris peur un fainéant. I m'en va prindre l'exemple des jhouterabes, o f'lait tout faire à la main : l'effianage dau feuilles vartes, des saches, l'arrachage et le garochage dans le tombereau. Au début des années 50, les feuilles vartes étions copées envec une binette bin affutaïe, coume thieu on était d'bout, les feuilles seuches z'elles on les laissait et a nous génions pu peur la suite. Peur l'arrachage i prenions un tran et i les chargions à la fourche et finalement a s'conservions aussi bin qu'avant. Mais o faut avouer qu'o l'était pas reun d'arriva à fare changea d'habitudes, quand les vieux avions dit « o s'é teurjhou fait de même, o i a poué d' raison d'changea ».

Les patoisants d'aneut en vidéo

Voici deux patoisants que j'aime beaucoup, *in drôle et ine drôlesse*. Tous les deux parlent la langue de nos anciens avec cette intonation particulière que l'on retrouve chez Goulebenéze, et qui est en train de disparaître. En plus, ils ont beaucoup de talent.

Roger Maixent (Châgnut)



Roger est le Président du Groupe folklorique Aunis-Saintonge. Écoutez-le dans une histoire de Goulebenéze, « Mademoiselle Gueurnut danse le chimie ». Le Shimmy est une danse qui nous vient des États-Unis. Ancienne danse empruntée aux noirs d'Amérique. Quand les parents apprennent que leur drôlesse va dans les « dancings » pour danser le chimie, *o les met dans n'ine peutrasse !*

Mademoiselle Gueurnut

Francine Besson



Francine nous vient de Charente. Elle sait raconter avec talent et truculence des histoires qu'elle a inventées. Écoutez son histoire des deux vieux qui vont fêter la Saint Valentin au restaurant, c'est hilarant.

Francine Besson Le dentier

Le coin des fines goules

Dans le dernier numéro, nous vous avons parlé de l'apéritif et du plat de résistance. Voici maintenant le moment du dessert. Et comme nous sommes à l'époque où l'on tire les rois, voici une recette originale de galette concoctée par Françoise Barbin-Lécrevisse (extrait de « Cuisine au pineau » L'Hydre éditions, 2007).

Maït' Piârre

La galette « franc-pineau »

L'alliance amande-très vieux pineau vous permettra de servir à vos invités, au moment de l'Épiphanie, une « galette des rois » aux saveurs régionales (en glissant une ou deux fèves à l'intérieur avant de souder les pâtes). Elle sera aussi appréciée tout au long de l'année pour accompagner à chaque occasion de fête un verre du même pineau que celui de sa composition.

Pour 8 à 10 personnes, temps de préparation : 15 min, temps de cuisson : 20 à 30 min

Ingrédients : 2 disques de pâte feuilletée du commerce (ou 500 g de pâte étalée), 200 g d'amandes en poudre, 150 g de sucre glace, 150 g de beurre en pommade, 10 cl de crème liquide, 3 œufs, 15 à 20 cl de très vieux pineau blanc, un jaune d'œuf dilué avec quelques gouttes de lait. Facultatif : 100 g de pignons de pin.

- Chauffer le four à 210 degrés. Mélanger les amandes en poudre, le sucre glace, le beurre, la crème, les œufs, le pineau et les pignons (facultatif), puis mettre au frais (pour raffermir la préparation).

- Foncer le moule avec un disque de pâte feuilletée, et verser la crème aux amandes sur le fond de pâte.

- Passer un peu de jaune d'œuf dilué avec un pinceau sur le pourtour de la pâte, et abaisser le deuxième disque de pâte par-dessus ; appuyer avec les doigts pour bien souder les bords.

- Dorer toute la surface de la pâte avec le restant de jaune d'œuf dilué et faire un dessin sur le dessus avec le dos d'une fourchette.

- Mettre au four en surveillant la cuisson (baisser la température et couvrir d'un papier aluminium si la galette devrait trop vite). Quand la pâte a bien doré, sortir du four, laisser tiédir et servir.



Seux si d'licat Goulebenéze

Monologue à dire avec un air niais

Dans le précédent numéro du Boutillon, je vous ai parlé du magazine qui n'est paru qu'en un seul exemplaire, en 1944, « Le Bourrin », avec la devise qui a été adoptée par notre journal internet : « Plaire, bien faire, et laisser braire ».

Dans ce magazine, il y avait plusieurs textes de Goulebenéze, dont celui-ci, qui n'est pas très connu. A déguster !

I

Seux in p'tit porté su la goule
Oh... o m'en faut pas jholiement !
Sans farçi, peux pas manjher d'poule
Ni dau bouilli d' boeut sans piment !
Seux délicat prr' les monjhettes,
Sans l'heûl' de noix, zou troue pas bon,
Jhaim' beun thyé zeuils dans moun' assiette,
Dans ma salade, faut-t-in « Chapon » !
O l'est pas que jh' sey' de grande vie,
Jhe manjh' pas grou ... mais in bon piat
Et la beurgosse, o me r'sazie ...
Seux si d'licat !

II

Tenez, rin qu' prr' les patat's frites
S'o ya d' l'égnon, zou manjhe à r'gret,
O me charjhe le thyeur tout d' suite,
(les manjh' qu'à la graiss' de goret) !
Jhe les z'aim' sèch's coum in cot d' triqu'
Coumment peuris-jhi comparé :
Sèches coum' l'échin' d'in' veill' bique
Oub' l'impôt d'solidarité !
O l'est encoèr coum prr' la daube,
S'o ya pas d'lard avec dau gras
O yat pas d' danjher que jh' m'échaude :
Seux si d'licat !

III

Jh'aim pas l' pouèsson à caus' des bordes
Et peux ... o sent le fraichinat !
Manjh'rai in' cagouill' quant a borde
Avec de l'ail et dau peursat !
Quant me trouverai pas d' boun' mâche
Manjh'rai encoèr' in bout d' boudin,
Boudin national au sang d' vache,
Ou beun in saucisson d'bourrin !
Mais prr' le pâté d' chértuit'rie,
Peuris pas ... le thyeur me peut'rat :
O m' rend la pire aigueurzie...
Seux si d'licat !

IV

Oh !... bouèrai beun de la piquette
I dizant qu'o yat reun de pu bon
Pac qu'o vous mont' pas à la tête
Et qu'o vous fout pas l' thieuraçon
Mais que v'lez-vous, jh'ai ma manie :
Jhe met ma bouteille dans n'in siâ,
A défaut dau vin d'Aljhérie,
Jhe veux bouèr' frais, freit coum' in yâ
Eh, jhe sais beun qu'o l'est dau lusque,
Mais que v'lez-vous ? n'on n'se r'fait pas,
La piquet' chaude, mouè, o m'offusque :
Seux si d'licat !

V

Seux d'licat mais pas difficile.
Demand' point dau jhigot d' mouton,
Mais jh'aim' beun les sardines à l'huile
Les ris d'viâ, ou beun le graton
Veûris manjher, si o s'adonne
Ine langouste oub' n'in homard !
Seux pas gormand ... mais Dieu m' pardonne,
O m' fiatt'rait les balots, d'hazard
Ah ! O l'est là que jh' s'ris beunaize,
Mais o coût' trois cents francs l' mourçà
Et jh' peux pas m' passer d' mayonnaise :
Seux si d'licat !

Matinée Goulebenéze

Le samedi 17 février 2018 à partir de 14 heures 30, à la salle Geoffroy Martel à Saintes.

Venez nombreux pour applaudir les patoisants et les patoisantes : Le fi à Feurnand, le Chétit, Nono saute palisse, la Mounette, Birolut, Mathieu Touzot, Châgnut, Jhentit d' la Vargne, le Beurassou de Pironville, L'Ajhasse, Goule de v'lours, et tous les autres ...

Des nouvelles du pays Pierre Péronneau (Maît' Piârre)

Ça bouge au jardin de Gabriel

Nous vous avons déjà parlé du jardin de Gabriel dans le Boutillon n° 38 : [jardin de Gabriel](#)

C'est un endroit magique qui se trouve sur la route romaine de Saintes à Poitiers, au village de « Chez Audebert », dans la commune de Nantillé. Un autodidacte, Gabriel Albert, a fabriqué plus de 400 statues dans son jardin : des femmes nues, des animaux, des artistes, des hommes politiques, des scènes religieuses ...

A sa mort, en 2000, l'ensemble fut cédé à la commune. Afin de protéger le site, et trouver des solutions pour le mettre en valeur, une association fut créée, sous la présidence de Michel Mazouin. En 2002, Ségolène Royal a visité le jardin, et il fut décidé que l'ensemble deviendrait propriété du Conseil Régional. En 2011, le site fut inscrit au titre des monuments historiques.

Il était temps de s'en préoccuper, car des statues se sont détériorées, et certaines ont été dérobées. Il est à noter que l'une d'entre elles, un renard, a été restituée subrepticement certainement par un voleur pris de remords.

Depuis octobre 2017, pour une durée de neuf mois, et pour un investissement de 252 600 euros, une opération de nettoyage et de sécurisation a été entreprise, et du personnel travaille en ce moment sur le site. L'objectif est le suivant :

- Marquage systématique des sculptures
- Nettoyage en surface et élimination des résidus

Intervention sur place pour certaines statues

Nettoyage et rangement dans l'atelier de Gabriel Albert

Sécurisation du site

Emballage de 59 statues, parmi les plus détériorées, pour être traitées par une entreprise spécialisée.

Si vous êtes dans les parages, et que vous vous promenez sur la route romaine du côté de Nantillé, arrêtez-vous pour admirer cet endroit magique. Notre webmaster vient de créer une page Facebook : [Jardin de Gabriel](#)



Présentation du livre sur Villars les Bois

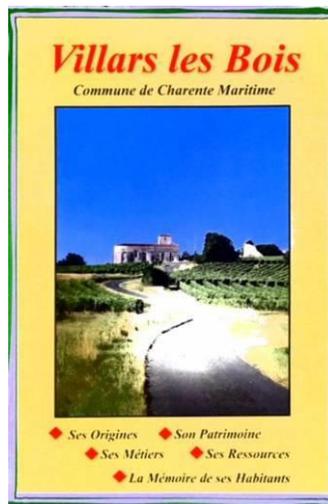
C'est le 10 novembre 2017 que nous avons été invités par la mairie de Villars à recevoir cet ouvrage que nous avons acheté par souscription.

La Municipalité a constitué une équipe de huit personnes pour effectuer des recherches sur le village : recherches historiques, ethnologiques, humaines, économiques etc.

Dans ce comité nous avons noté la présence de deux personnes que nous connaissons bien au Boutillon : Bernard Bégaud, et Liane Gaucher, dont nous avons déjà parlé du jardin extraordinaire : [jardin de Liane](#)

Sur la photo ci-contre, Liane est en compagnie du maire Fabrice Barusseau.

C'est un excellent ouvrage, bien documenté, qui représente la mémoire du village.



Spectacle folklorique à Cherves-Richemont

Trois groupes folkloriques se sont produits sur la scène de la salle des fêtes : les « Gas dau Pays-bas », les « Botarels » de Dordogne, et « Le chaleuil niortais ». Nous avons remarqué, parmi les danseurs des « Gars dau Pays-bas », la présence de notre amie Michèle Barranger (L'Ajhasse) et de son époux Jean-Claude.

Très beau spectacle, dans lequel chaque groupe a présenté les danses folkloriques de son pays.

En voici un extrait dans cette vidéo : [Folklore à Cherves](#)

Quelques expressions charentaises par comparaison Michèle Barranger (L'Ajhasse)

Michèle a relevé quelques expressions. Qu'en pensez-vous ? Si vous en avez dans votre Boutillon, faites nous profiter de vos trouvailles en écrivant directement à Michèle : jcbarr@wanadoo.fr ! Jh'en avons d'aûtes, peur le porchain liméro !

Les qualités :

Fin coume in r'nard
Fort coume in beû
Frais coume ine loche, coum' ine rose
Il est bon coume dau bon pain
Prop' coume in sou neu
Malin, adret coume in singhe

Les défauts :

Fou coume in lapin mâle ... vu qu'i cougne la patte c' in mâle de counil (de lapin)
Aimab'll coum' ine porte de prison (ou agrâlante en parlant d'une femme ...)
A-l' est chétie coume la gale ou chétie coume ine areugne
Ol est chétit coume dau fiel (il y a aussi « franc coume dix-neû sous », le franc étant de vingt sous !)
Bavarde coume ine ajhasse
Fin coume dau pouel d'âne (ou coume ine belette)
Feignant coume in thiuré
Menteur coume in arracheur de dents
Mou coume ine chiffre (le chiffon, la gueille, la guenille)
Pouroux coume ine belette
Sot coume in jhar, ou coume in perot (un dindon), fiâr, orgueilleux coume in pouil, in perot, in jhar ...
Bouère coume in ch'vau, coume in creux ... et manjher coume in freux (un corbeau)

O-l'a maî d' défauts que d' qualités !

L'aspect physique :

I-l' é jhaut coume in châgne
A-l' é jhaute coume trouès poum' assises
Avouère des mollets d' bique (ou de jhau)
Sale coume in peigne
Set coume in balerit
Vilain coume in thiu gratté à deux mains
Grousse coume ine pone ou coume ine thie charretière
Maig' coume in' esquelette, coum'in kiou
Puer coume in foin, in chafouin

La surprise ou la colère :

i rouillait des zeuils coume in chat qui chie dans la braize

Les sensations :

Chaud coume ine caille
O fait pu fret qu' dau yâ
O-l' est kiair coume de l'ève de roche

Un coureur de jupons :

I-l' est pointu coume in cheun jhaune

Une coureuse :

A-l' at' attrapé la fièv' peurote
A-l' aime jholiment meu jhâler que d' pond' !
A tint meu su l'échine qu'ine bique su ses deux cornes ! ... ou qu'ine fonceuille su son manche !

Réflexions d'in pézan chérentais

Jean-Michel Hermans



Ce texte tiré du livre "Une famille française dans un village philippin après le super typhon Yolanda" page 82. EDILIVRE 2015

Aux Philippines après une tempête les plages sont recouvertes de centaines de débris apportés par la mer. On en fait des pilots et chaque soir on y met le feu, mais ce jour là il y en avait tellement qu'on en a effectivement enterré une grosse partie. Le nipa est une plante qui pousse les pieds dans l'eau dans les marais. C'est avec elle qu'on faisait les tuiles des toits des maisons en bambou.

O-l-é sûr qu'o-lé bin doumaghe que mon cousin Utrope Dandonneau (de Buffe Ajhasse) seye pas ityi anveuc nous autes. I m'aurait désit m'en doute "xieulle piage o-l-é sensément-t-in bourrier". La moué misère o-l-é sûr qu'à mâtin o-l-éit in bourrier mais vindez don à t'ser peur zou vouère. Jh'ai éti sus l'tail tote la sainte jhournée et jhe peux vous açartainer qu'au tantôt la piage éit bin coume o faut. Anveuc la drolesse Juday et la malaisie jh'avian bin jhanssé la piace. Moué anveuc ine grande poche, Juday anveuc son ramasse bourre et la malaisie anveuc sa beourouette. Jh'ai saqué toutes xiellés saloperies dans ma poche qu'éit vitement pieine come in oeu à deux jhaunes. I-l' avant saqué toute xelle beurdasse au dare de nout' demeureance dans-n-in creux dau nipa. O-l-é nout' bourrier parsounel. Avoure i peuvant accueilli des bagnassouts si jhamais o-n-a qui veulant v'ni cheux nous autes. Mais jh'ai bin poure qu'les bagnassouts i peuréfant Boracay oub Bohol pasque dans xiellés endrets le sabe des piag'es est blanc. Nout' sabe à nous autes est jhaune coume à Rouéyan oub Chatellaillon. Mais o fait reun. I sont si tellement beun aises en nout' endret. I peurnant le cot d'pineau sus la terrasse. D'hasard croyez-vous qu'i sant v'nus les mains vides? O manque pus qu'les heutres pace que xielles la dau march'é d'Ormoc sont bin chéties. Jh'en veux point! Otou i avant point d'pâté ni d'feurmaghe de bique. Reun que dau riz, encouère dau riz, teurjhou dau riz. Hureusement qu'i rentrant bintout à la maison.

Récital de Benjamin Ribot



Dans le Boutillon précédent, je vous ai présenté « Libertins, libertines », avec Pierre Dumousseau et Rémy et Benjamin Ribot. C'était le 14 octobre lors d'une répétition à Arbrecourt.

En début de soirée, Benjamin nous a fait un récital, dont voici quelques extraits dans la vidéo :

Vous pourrez constater que *thieû jhène biton* a du talent. Chez les Ribot, on est artiste de père en fils ! [Benjamin Ribot](#)

La langue qui avait disparu Dominique Porcheron (Le fi à Feurnand)

Dominique m'a envoyé ce texte, écrit pour son prochain spectacle, en me disant : « Tu peux l'utiliser si le cœur t'en dit et si tu penses qu'il a de l'intérêt ». Je pense qu'il a de l'intérêt. Et vous, qu'en pensez-vous ?

Maît' Piârre

Des mots que l'on entendait naguère,
Des mots, aujourd'hui disparus.
Il y a au plus profond de moi une rengaine qui ne me quitte plus.
Ces mots qui venaient d'un autre monde,
Un autre monde, aujourd'hui disparu.
Il y a au plus profond de mon être des images qui ne me quittent plus.
J'évoque ici-bas mes ancêtres, mes amis, je ne vous reverrai plus.
Ailleurs, dans cet autre monde,
Parlez-vous ensemble de ces mots disparus ?
Je suis parti un beau jour d'avril,
Je suis parti, et puis je suis revenu.
Mais quelle fut ma surprise lorsque je vous cherchais,
Et que je ne vous ai pas revus.
Alors, en évoquant parfois les mots de naguère,
Des mots et des phrases qui ne m'étaient pas inconnus,
Je me suis mis au travail et me voilà revenu.
Moi qui ne parlais plus à personne, je reviens toute menue,
Je reviens d'un autre monde où vous ne m'avez pas entendue,
Moi, la langue des anciens qui avait disparu,
Je reviens d'un autre monde où je me suis mise à nu,
Me voilà maintenant de retour et pour mon plus grand plaisir,
Je vous souhaite à tous, la bienvenue.

Kétoukolé

Jhoël

Kétoukolé 56



Ceux qui ont trouvé à quoi pouvait bien servir cet appareil (Retire bouchon, ou Extracteur bouchon, ou ...) sont au nombre de quatre. On y trouve Jacques Ferrand de Merignac près de Montils, François Berthon de Louzignac, le Breton alpin Yves Revelen de Grenoble, et enfin l'incollable Claude Moulineau de Montpellier, dont vous trouverez ci-après la réponse en date du 4 novembre dernier, avec référence de ce Retire bouchon, trouvée sur le site Internet ci-après "La casserolierie":

"Mé t'avis kolé in engin bin utile per enlever un tapon k'a pas voulu du tire bouchon en s'enfonçant dans la boutanche et ki vaudrait beun y rester o n'en trouve encouère"

Retire Bouchon COMBRICHON
Référence : NC1021460
9.95€

En stock - Plus que 1 article en stock

<https://www.lacasserolierie.com/A-14030-retire-bouchon-c>



Kétoukolé 57



Toujours dans mon Musée des Kétoukolés, j'ai trouvé côté forge ces délicats ustensiles.

Les 3 de gauche sont en châgne, ferraille de forgeron et font 1,9 m de long pour 25 kg chacun.

Les 2 de droite font 1,5 m pour 6 kg.

A votre avis : quels noms, et pour quel usage ?

Envoyez vos réponses à Joël : joel.lamiraud@free.fr

Thieûqu' dates à r'teni

Ateliers du patrimoine de Saintonge

L'Assemblée générale extraordinaire en date du 16 octobre 2017 a voté la dissolution de notre association « Atelier du patrimoine de Saintonge ». Cette décision sera effective à compter du 1^{er} janvier 2018.

L'équipe salariée sera intégrée au sein du service culture de la Ville de Saintes à compte du 1^{er} janvier 2018. Elle continuera d'assurer les missions du label « Ville d'Art et d'Histoire » de la Ville de Saintes.

Mathieu Touzot

Mathieu précise : « Quel élan de ouf pour nous soutenir ! En quelques jours, notre campagne de pré-commande et de financement participatif a dépassé la barre des 50%. Merci d'être aussi nombreux à parler de l'Album CD, à l'attendre, et à nous soutenir !

Continuons à nous mobiliser pour mettre en valeur la langue régionale et son patrimoine inestimable.

Si vous n'avez pas souscrit, il est encore temps ! Mais il ne reste que quelques jours !

www.mathieutouzot.com

Groupe folklorique " Les Efournigeas "

Loto le 28 janvier à 14h salle polyvalente de Semussac.

Le samedi 17 février loto à 20h30 salle polyvalente de Semussac

Le samedi 18 février théâtre patoisant à 15h avec les Buzotiats d'Jhonzat salle polyvalente. Entrée 7€

ANLP (Antenne Nature Loisirs Patrimoine)

Assemblée Générale le samedi 3 février aux Touches de Périgny (de 10 h 30 à 16 h au Foyer Rural.

Remise des prix Orchidée et Phylloxéra.

Conférence de Patricia Gay.

Pique-nique tiré du sac. <http://www.valleedelantenne.info/>

Groupe Folklorique Aunis-Saintonge

27 et 28 janvier à Saintes : **Festifolk** avec "les Pastouriaux d'Rollat" de St Rémy en Rollat (03) et "la Miougrano de Fréjus". Samedi 27 janvier après midi présentation des groupes dans la galerie du Centre Leclerc, le soir bal folk à 21h et le dimanche 28 janvier spectacle au hall Mendès France à Saintes à 15h.

Calendrier 2018 des Durathieûrs d'Jhonzat

Théâtre patoisant saintongeais

ENTRÉE : 8 €, gratuit moins de 16 ans

Réservation : 05 46 48 12 23

Trinquète at l'oum'role prime !
Ujhéni épi François.
La consulte !

BAIGNES (16) vendredi 9 Février 20h30 et dimanche 11 Février 14h30 ;
ST-CÉSAIRE (17) dimanche 18 Février 14h30 ;
MATHA (17) vendredi 23 février 20h30 ;
MONTILS (17) dimanche 4 Mars 14h30 ;
GEMOZAC (17) samedi 10 Mars 20h30 et dimanche 11 Mars 14h30 ;
SAINT LAURENT DE COGNAC (16) dimanche 18 Mars 14h30 ;
REIGNAC DE BLAYE (33) samedi 24 Mars 20h30 et dimanche 25 Mars 14h30 ;
CLERAC (17) dimanche 8 Avril 14h30 ;
NEUILLAC (17) dimanche 15 Avril 14h30 ;
JONZAC (17) vendredi 20 Avril 20h30, samedi 21 Avril 20h30 et dimanche 22 Avril 14h30.

Biolut et les Clochemerle

Aglaë et Sidonie de Biolut (pièce en un acte)

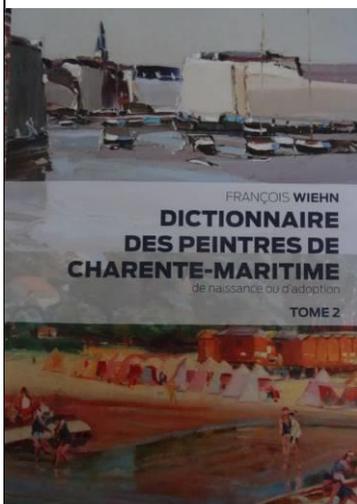
Le bouton, de Biolut et Guy Bernard (pièce en un acte)

Le vieux chéti de Biolut (pièce en un acte)

Dimanche 14 janvier 2018 à Saint Simon de Bordes Salle des fêtes à 14h30
Dimanche 28 janvier 2018 à Clion/Seugne Salle des fêtes à 14h30
Dimanche 4 février 2018 à Matha Salle des fêtes à 14h30
Dimanche 18 février 2018 à Brie sous Chalais Salle des fêtes à 14h30
Dimanche 4 mars 2018 à Asnières sur Nouère Salle des fêtes à 14h30
Dimanche 11 mars à Saint Hippolyte Salle des fêtes à 14h30
Dimanche 25 mars à Verteuil Salle des fêtes à 14h30
Dimanche 8 Avril à Saint Ciers du Taillon Salle des fêtes 14h30
Samedi 14 avril à Gimps Salle des fêtes à 20h30

Un livre à vous conseiller Pierre Péronneau (Maît' Piârre)

Dictionnaire des peintres de Charente-Maritime (tome 2) – François Wiehn



Dans le Boutillon n° 55, je vous annonçais la parution prochaine du deuxième tome de l'ouvrage de François Wiehn. C'est fait, j'ai reçu mon exemplaire avant Noël : un très beau cadeau. Le tome 1, publié par Geste éditions, recensait les œuvres muséales de Royan, Saintes, Saint-Jean d'Angély, Fouras, Saint-Martin de Ré, et les tableaux détenus par des collectionneurs locaux. Le tome 2 est un complément de 292 pages, dressant une liste de peintres, connus ou inconnus, décédés au 31 décembre 2015 : en tout 430 artistes et 428 tableaux reproduits.

L'auteur s'est interdit de porter un jugement sur les œuvres, et il a bien raison : l'appréciation sur un tableau, comme sur un livre, est une opération subjective. J'ai trouvé, dans ce livre magnifique, des œuvres qui, à mon goût, présentent peu d'intérêt, et d'autres que j'ai beaucoup aimés. Peu importe, c'est à chacun de se faire sa propre opinion. Ce livre, ainsi que le tome 1, constitue un ouvrage de référence qui a demandé à l'auteur un important travail de recherche et de mise en forme. Bravo !

J'ai sélectionné trois tableaux, mais il y en a d'autres que j'ai beaucoup aimés. Nos peintres charentais ont du talent. Ce livre a été vendu par souscription. Mais vous pouvez encore le trouver dans certains endroits de la région : la librairie le croit vif (2 ruelle de l'Hospice à Saintes), au musée de Royan, à la librairie Pierre Loti à Rochefort,

à la librairie des saisons à la Rochelle et à la maison de la presse à La Flotte en Ré. Prix : 50 euros.



Pêche à la crevette à Fouras
(huile sur toile) Maurice Bertrand



Portrait de jeunes filles
(huile sur toile) André Brossard



Vue du Martray à Ré
(huile sur carton) Madeleine Bonin-Berry

Nos lecteurs nous écrivent

Pierre Péronneau (Maît' Piârre)

Le décès de Jean-Claude Lucazeau a été un choc, et nous avons reçu au Boutillon plusieurs messages de lecteurs qui sont affectés par cette disparition. Je promets un numéro spécial consacré à Jean-Claude, car il le mérite. Mais rassurez-vous, ses dessins continueront à illustrer la première page de votre journal.

Le Boutillon spécial « schiffer sur le Rhin » continue à susciter beaucoup d'intérêt. De nombreux lecteurs ont découvert que la population allemande n'était pas mieux lotie que la population française, surtout après 1943 lorsque les bombardements se sont multipliés. Voici quelques commentaires :

Isabelle Akermann, notre Hollandaise de Saintonge

Cher Pierre, je suis en train de lire « Schiffer sur le Rhin ». Qu'est-ce que c'est intéressant ! Je savais que nombre de Hollandais et de Français ont été forcés d'aller travailler en Allemagne, pendant la guerre, mais je n'avais jamais lu un témoignage Puis c'est bien écrit. Simple, personnel, très humain. Je suppose que votre beau-père avait tenu un journal aussi ? Ou est-ce que tout cela vient de ses lettres? Et avez-vous dû les rédiger, pour les rendre aussi intéressants? Ce qui me touche aussi, c'est son besoin d'écrire !

Votre beau-père avait donc aussi cette urgence d'écrire ce qui lui arrivait. Ce qui était une bonne idée : de mettre cette histoire dans la première personne singulier. Cela rapproche le lecteur. Et quelle bonne façon pour faire revivre quelqu'un qui n'est plus là, que d'écrire ce qu'il a vécu, et le faire connaître aux autres.

Il m'a fallu deux années pour mettre en forme cette histoire. J'ai dû trier ses lettres, nombreuses, puis écrire en me mettant dans sa peau. Je connaissais bien mon beau-père. Tout est extrait de ses lettres et, à la fin, des carnets qu'il tenait sur les événements.

Éveline Métivier

Je lis en direct et j'ai toujours beaucoup, beaucoup de retard. Actuellement je lis "Yves-schiffer-sur-le-Rhin" j'en suis à mi-temps. Vous avez une belle plume et toutes mes félicitations. On vit en même temps que lui, d'un optimisme à toutes épreuves, du moins dans la mi-portion. On comprend qu'il reviendra mais n'aimera pas parler de cette période. Papa un peu plus jeune avait aussi cette pudeur quoique qu'il nous fit bien rigoler avec ses chasses au chevreuil en Forêt Noire... Il avait un fusil qui tirait mieux que celui du lieutenant !!! C'est que le petit paysan charentais avait peut-être meilleur œil tout simplement... Ces souvenirs sont que du bonheur et comme nous avons ri.

Francis Bouchereau

Bonjour Pierre. Tu travailles beaucoup pour nous, tes lecteurs. Perso, je prends beaucoup de plaisir à te lire. L'histoire de ton beau-père était super. Je l'ai imprimée pour la faire lire à des bons amis qui n'ont pas d'ordi.

Le Boutillon 56 a reçu 51 646 visiteurs, et suscité de nombreux témoignages de satisfaction. Notre webmaster en a sélectionné quelques uns. L'histoire de la petite bâtarde d'Azac, ancêtre de Goulebenéze, a connu un franc succès. De même les textes de Pierre Bruneaud, Jean-Bernard Papi, Cécile Négret, André Raix et Ramon Rodriguez. La grammaire saintongaise est également très appréciée : courant 2018, je prévois de rassembler, avec mes deux complices, dans un Boutillon spécial tout le travail que nous avons effectué sur ce point.

Un bémol à tout cela, des lecteurs nous font remarquer que certaines vidéos ne sont pas de très bonne qualité. J'en conviens, quand notre webmaster n'est pas présent pour tenir la caméra, c'est problématique. J'espère que les vidéos figurant dans le présent Boutillon donneront satisfaction.

François Julien-Labruyère

Ton Boutillon 56e de la série est une réussite. C'est vrai qu'ils sont tous intéressants, mais celui-là tout particulièrement grâce à ton ancêtre l'émouvante petite bâtarde. Ainsi que la recette du chou farci que Nowak prétend poitevin mais que j'ai appréciée depuis mon enfance jonzacaise lorsque madame Levarac nous la préparait en disant qu'elle lui venait de sa Bretagne. La seule différence : elle "adoucissait" son plat en lui ajoutant de la mie de pain. Ce qui était très efficace. Et excellent. Plus tard, j'ai souvent repris cette recette qui n'est guère du goût a priori des enfants et qui, parce que ils me voyaient ajouter du pain la trouvaient formidable. Comme quoi, madame Levarac avait cent fois raison! Moralité (je crois) : le chou farci est de partout parce qu'il permet de jouer sur le farci à la guise de chacun.

Bravo pour ton Boutillon que mon arrière-grand-mère aurait adoré. Je suis donc heureux que l'Académie de Saintonge lui ait rendu hommage avec le prix qui porte son nom. Cher Maître Piârre, ajoute à ces félicitations celles qui vont à ton fils parce que sa maîtrise technique fait fortement partie du succès du Boutillon. Même moi qui suis nul devant un clavier m'y retrouve avec aisance. D'où un plaisir accru. Amicalement bien à toi.

François était mon éditeur, lorsqu'il gérait le Croît vif. C'est lui qui a édité l'ouvrage sur mon grand-père Goulebenéze, que j'ai écrit en collaboration avec Charly Grenon, avec la participation d'Éric Nowak. Il a également édité « L'air du pays », écrit par « les quatre mousquetaires » (Jean-Claude Lucazeau, Charly Grenon, Jacques-Edmond Machefert et votre serviteur, préface de Pierre Dumousseau). A chaque sortie du Boutillon, je reçois un message d'encouragement. Merci à toi François.

Béatrice de Mauléon

Quelle merveille d'articles généalogiques sur Pierre-Abraham Jônain et la petite bâtarde d'Azac. Grand merci et vivement le prochain numéro !

Richard de Ambernac (16)

Toujours aussi captivant ce journal. J'adore les articles historiques, bravo pour la petite bâtarde d'Azac.

Jacky de Saintes

Un des meilleurs Boutillon qu'il m'est été donné de lire. Toujours aussi plaisant de lire et d'entendre. Grand bravo pour votre projet sur la grammaire. Dommage que quelques vidéos soient de mauvaise qualité niveau cadrage.

Jacques de Virollet (17)

J'ai beaucoup aimé la page sur la bâtarde d'Azac, dommage de ne pas voir de représentation de la fille. Grand merci de continuer la grammaire en vidéo !

Stéphane de Puybaronneau (24)

Quel dommage de ne pas pouvoir entendre Odette Comandon. Très beau petit article de Babeth Micheau et grand joie de revoir la grammaire saintongeaise revenir dans le Boutillon ! J'ai essayé le Lady bee c'est très bon !

Julia de Paris 15

J'ai dévoré ce numéro en une soirée. Merci beaucoup pour le travail que vous réalisez. Encore une fois excellents textes de Papi (mes grands-parents habitent Le Douhet).

Martine de Montluçon

J'ai eu la larme à l'œil en lisant ce très beau texte « Encore un jour au paradis ». Merci pour l'ensemble de votre œuvre.

Transmis à Cécile Négret.

Ahmed de St-Jean D'Angély

Toujours aussi passionnantes ces vidéos de Charly Grenon. J'espère que vous en avez encore beaucoup en stock. Mention spéciale aussi pour la bâtarde d'Azac.

Oui, j'en ai encore plein de Charly.

Justine de Buxerolles (86)

« Encore un jour au paradis » en lisant ce journal. Merci pour tout j'ai adoré l'ensemble des articles. Vous devriez sortir un Boutillon spécial sur la grammaire en vidéo, je trouve le concept génial.

Boutillon spécial grammaire, c'est prévu. Mais c'est du boulot ...

Dominique de St Dizier

Que de nostalgie (et pas seulement ferroviaire) en lisant ce nouveau numéro. Merci pour tout, je partage beaucoup autour de moi. J'ai beaucoup aimé l'article sur la bâtarde d'Azac.

Claude de Saintes

En tant qu'ancien cheminot à Poitiers j'ai beaucoup aimé l'article de Pierre Bruneaud. C'est super de voir à nouveau des vidéos sur la grammaire de notre patois. Voilà comment intéresser tout le monde et faire vivre la langue de nos ancêtres.

Simon d'Angoulême

Très bel écrit sur la nostalgie ferroviaire. On s'y croirait, On entend siffler les trains. Un bémol sur quelques vidéos de ce numéro qui sont de piètre qualité.

Jean-Louis de Saintes

Très belle recherche généalogique sur Jônain. Je pense que ceci pourrez-vous intéresser :

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k64376415/f1.image>

Le dictionnaire de Jônain a été réédité en 2006 aux éditions « La délivrance ».

Giselle de St Céré (46)

« Pour qui sonne le glas » et « Encore un jour au paradis » sont deux merveilles de poésie. Merci pour tout. Et svp continuer à faire des vidéos de grammaire saintongeaise !

Le Boutillon des Charentes

Rédacteur en chef : Pierre Péronneau (Maït' Piârre)

pperonneau@orange.fr

Conseiller : Charly Grenon (Maït' Gueurnon)

Webmaster : Benjamin Péronneau (Le fi à Piârre)

Site internet : <http://journalboutillon.com/>

Page Facebook :

<https://www.facebook.com/journalboutillon>